

ALTERS ECHOS

SOLIDARITÉ

ALTERMONDIALISME

ÉCOLOGIE

L'étranger : une richesse



Etranges étrangers

Kabyles de la Chapelle et des quais de Javel
hommes des pays loins
cobayes des colonies
Doux petits musiciens
soleils adolescents de la porte d'Italie
Boumians de la porte de Saint-Ouen
Apatrides d'Aubervilliers
brûleurs des grandes ordures de la ville de Paris
ébullants des bêtes trouvées mortes sur
pied au beau milieu des rues
Tunisiens de Grenelle

embauchés débauchés
manœuvres désœuvrés
Polacks du Marais du Temple des Rosiers
Cordonniers de Cordoue
soutiers de Barcelone
pêcheurs des Baléares ou bien du Finistère
rescapés de Franco
et déportés de France et de Navarre
pour avoir défendu en souvenir de la vôtre
la liberté des autres
Esclaves noirs de Fréjus
tirillés et parqués
au bord d'une petite mer
où peu vous vous baignez
Esclaves noirs de Fréjus
qui évoquez chaque jour
dans les locaux disciplinaires
avec une vieille boîte à cigares
et quelques bouts de fil de fer
tous les échos de vos villages
tous les oiseaux de vos forêts
et ne venez dans la capitale
que pour fêter au pas cadencé

la prise de la Bastille le quatorze juillet
Enfants du Sénégal
dépatriés expatriés et naturalisés
Enfants indochinois
jongleurs aux innocents couteaux
qui vendiez autrefois aux terrasses des cafés
de jolis dragons d'or faits de papier plié
Enfants trop tôt grandis et si vite en allés
qui dormez aujourd'hui de retour au pays
le visage dans la terre
et des bombes incendiaires labourant vos rizières
On vous a renvoyé
la monnaie de vos papiers dorés
on vous a retourné
vos petits couteaux dans le dos
Étranges étrangers
Vous êtes de la ville
vous êtes de sa vie
même si mal en vivez
même si vous en mourez.

Jacques PRÉVERT,
Grand bal du printemps

ÉDITO...

Tchawa, née au Togo, dentiste dans son pays, fuit en France.

Abdel, médecin à Alep en Syrie fuit les horreurs qui touchent sa famille. Fuite en Arabie Saoudite, passage aux États-Unis puis arrivée en France.

Deux parcours différents mais une destination commune, la France.

Deux destins que nous avons rencontré, partagé. Une femme, un homme qui nous ont raconté leurs parcours, leurs mal-être, leurs angoisses, leurs persécutions. Puis leur fuite, douloureuse, pour abandonner leur histoire, leur pays, ne plus

subir les vicissitudes, les agressions, surtout pour les femmes, lors de leur fuite.

Et arriver en France. N'être acceptés que comme réfugiés, ne pas se voir reconnus avec leurs compétences et leurs diplômes niés.

L'un a eu la capacité de repasser des examens qualifiants.

L'autre, épuisée par son parcours, mère de trois enfants n'a pas pu parcourir ce parcours d'obstacles.

Tous les deux étaient diplômés et méritants. L'un a parcouru cette épreuve, l'autre a renoncé.

L'une a dû devenir femme de chambre, l'autre

est redevenu médecin.

Mais les deux ont accepté de nous raconter leur épopée. Puis, quelques jours après, les deux nous ont rappelé, nous demandant de ne pas publier leurs témoignages, leurs histoires.

Bien évidemment, nous ne le ferons pas. Mais il nous a semblé essentiel de signifier par leur refus à quel point l'angoisse de la fuite, la culpabilité sans doute de renoncer, la peur d'être reconnus, retrouvés, minent le devenir de ces migrants.

Ce sont deux parcours. Ce sont des milliers de trajectoires, des compétences, des diplômes qui

sombrent dans la Méditerranée, aux passages des frontières. Ce sont des personnes, des histoires englouties dans la brutalité des frontières, de Frontex et des discours d'exclusion. Ce sont des pépites que notre société rejette.

C'est le sens de ce numéro, montrer la richesse apportée par toutes et tous qui nous rejoignent à l'image d'André (p 5) ou d'Ibro (p 8). D'autres aussi, appuyés par des associations qui leur rendent leur dignité, leur identité, leur font retrouver le travail qui était le leur (p 2, 3 et p 4).

Alters Echos



La Fabrique Nomade : pour une valorisation des savoir-faire des artisans migrants

IL EST DE CERTAINES RENCONTRES COMME DE CERTAINS LIVRES : ELLES VOUS IMPACTENT TANT QUE VOUS VOULEZ LES PARTAGER. LA FABRIQUE NOMADE EST UNE IDÉE INCROYABLEMENT GÉNÉREUSE, UTILE ET PORTEUSE DE SENS. L'OBJECTIF DE L'ASSOCIATION EST DE FAVORISER L'INSERTION PROFESSIONNELLE D'HOMMES ET DE FEMMES MIGRANTS GRÂCE À LEURS SAVOIR-FAIRE ARTISANAUX. BIEN PLUS QUE CELA, SON ACTION VISE À MODIFIER LE REGARD QUE NOUS PORTONS SUR LES POPULATIONS RÉFUGIÉES.

Le choix d'accompagner les autres dans leur parcours de vie

Inès Mesmar, la fondatrice de La Fabrique Nomade a toujours été ouverte aux autres et au monde. Ethnologue de formation, elle a auparavant travaillé sur la question des réfugiés palestiniens au Liban. S'en est suivi un parcours riche d'expériences et d'expertises avant qu'elle ne se lance dans un nouveau défi.

Un projet qui prend sa source à partir de deux émotions

La première est une reconnexion avec les odeurs et les bruits de son enfance lors d'un séjour dans la médina de Tunis (Tunisie), ceux de l'artisanat. La seconde est de découvrir que sa maman, brodeuse dans son pays d'origine, n'avait jamais exercé son métier à partir du moment où elle est arrivée en France. Cet effacement de son histoire, comme un non-dit l'a tant bouleversée qu'elle interroge autour d'elle et se rend compte que ce cas n'est pas isolé. Elle fait le parallèle avec les réfugiés d'aujourd'hui et le projet de la Fabrique Nomade s'impose comme une évidence.

Détecter les savoir-faire et ceux qui les exercent

La quête des précieux talents a alors commencé. Où les trouver ? Lesquels sont réellement présents ? Ceux qui les détiennent auront-ils envie de les exercer à nouveau ? A leur arrivée en France, les migrants sont supposés faire un bilan de compétences. Curieusement, on n'en trouve pas les données. Impossible donc d'avoir des informations de ce côté-là. La demande d'Inès arrive aux associations d'aide aux réfugiés. Elles connaissent bien leur public et vont l'aiguiller vers les personnes qui ont exercé des métiers artisanaux dans leur pays d'origine. Les savoir-faire recherchés sont l'ébénisterie, la céramique, la

broderie ainsi que le travail du métal et du cuir, pratiqués par des hommes aussi bien que par des femmes. Les critères sont précis pour garantir la viabilité du projet : la maîtrise du savoir-faire, avoir conservé la passion de son métier pour pouvoir dépasser les embûches qui vont à coup sûr se présenter sur le parcours et être dans une situation relativement stable (pour avoir l'énergie disponible de s'engager dans ce projet).

La rencontre avec Yasir, céramiste venu du Soudan, a été déterminante car il est le premier artisan à s'être engagé dans la Fabrique Nomade. Ses 25 années d'expérience professionnelle dans son propre atelier de poterie ne lui étaient d'aucune utilité sur le chantier de réinsertion où il avait été placé.

Laisser l'humanisme s'exprimer, à contre-courant des habitudes humanitaires.

Communément, en France, on oriente les migrants vers les secteurs sous tension que sont le bâtiment, la restauration ou le nettoyage. A croire que leur entrée en France est uniquement conditionnée par nos besoins en l'occurrence pour occuper des emplois laissés vacants car à forte pénibilité et sous-payés. Laisant de côté ces habitudes, la Fabrique Nomade va s'intéresser à ce qu'ils ont fait avant. Plutôt que de les balloter d'un emploi à un autre, ce projet vise, à encourager une autre voie, plus humaine qui permet à ces personnes de reprendre leur vie en main à partir de leur histoire personnelle. Au-delà des idées reçues, notamment celles que véhiculent certains médias, il semble important de montrer que les migrations apportent aussi du dynamisme économique. Le partage de compétences et les apports réciproques sont également bien réels car les artisans de tous pays savent se réunir autour de valeurs uni-

verselles des savoir-faire manuels.

La Fabrique Nomade : un nom au service du sens du projet

Nomade, parce que ce projet concerne des personnes qui en quittant leur pays, ont emporté leurs savoir-faire avec eux. Cet esprit de mobilité est aussi présent parce que les ateliers où ils vont exercer en France se trouvent dans plusieurs lieux. Nomade signifie aussi aller dans d'autres espaces à la rencontre de nouvelles personnes.

Une revalorisation qui facilite l'intégration et qui conduit vers l'autonomie

Aujourd'hui Yasir est à même d'animer des ateliers pour transmettre son artisanat. Ainsi il change de posture, il devient celui qui donne et non plus celui qui reçoit et est en capacité de tisser du lien social. Il est rémunéré pour ces animations et dans le futur il pourra être salarié de l'association. Une collection pilote regroupant des objets créés par plusieurs artisans pourra être réalisée. La Fabrique Nomade s'occupera de la distribution dans des points de vente. Une production « fait-main » qui aura la trace de leurs créateurs et représentera les intentions solidaires que les êtres humains savent s'apporter. L'idée est qu'au fil du temps Yasir et ses compagnons de route prennent leur envol en douceur vers leur propre structure.

Pour en savoir plus : <http://lafabriquenomade.com>

MARIE-LAURENCE CHANUT SAPIN,
POUR PRESENZA, ESPACE MÉDIATIQUE
OUVERT À L'EXPRESSION DE LA BASE SOCIALE



**YASIR ELAMINE (SOUDAN) :
POTIER, SCULPTEUR**

« J'ai pris conscience que mes 20 ans de métier en poterie sont ma vraie valeur ajoutée ».

Yasir Elamin, potier sculpteur, Soudan
Diplômé en Beaux-Arts à l'université de Khartoum, Yasir crée en 1994 le premier atelier de poterie à Khartoum. Potier et sculpteur, Yasir est un artisan entrepreneur et son savoir-faire couvre différents domaines : de la fabrication de pots, à la conception et la réalisation de sculpture murale décorative en intérieur et fontaines et sculpture dans l'espace public. Professeur assistant pendant huit ans à l'Université Féminine, Yasir a animé des ateliers de poterie en direction des femmes déficientes mentales et malvoyantes.

Arrivé en France en 2014, il a exercé dans la peinture en bâtiment et travaillé dans un chantier d'insertion espace vert.



**ABLAYE MAR (SÉNÉGAL) :
BRODEUR CORNELY**

« Je suis très fier des motifs que j'ai créés pour ce projet ».

Ablaye Mar, tailleur et brodeur, Sénégal

C'est à l'âge de 14 ans, qu'Ablaye fait le choix d'apprendre le métier de tailleur chez son cousin. Depuis petit, Ablaye aime dessiner les fleurs, c'est un créatif, il a été attiré par les métiers du textile et plus particulièrement la broderie.

Il apprend la couture sur des machines simples, il se perfectionne sur l'utilisation de différentes machines, pour la confection de vêtements. Son attrait pour le dessin l'amène à découvrir le travail de la broderie à la machine. Il se spécialise dans la technique de Cornely. Cette technique, apparue au début du XX^{ème} siècle est souvent qualifiée de « semi-mécanique » car la Cornely est une machine qui reste guidée à la main. Broder à la Cornely demande un réel savoir-faire car c'est une broderie hautement qualitative.

Arrivé en 2014, Ablaye a exercé dans une entreprise de confection de rideaux professionnels. Sa dextérité lui a permis de devenir rapidement opérationnel sur des techniques et machines différentes.



**ABOU DUBAEV (TCHÉTCHÉNIE) :
STAFFEUR, STUCATEUR ET GYPSIER**

« Quand je travaille avec BuroBonus, j'oublie que je ne parle pas français, c'est le métier qui parle. Nous avons trouvé un vocabulaire commun, celui de l'architecte ».

Abou Dubaev, staffeur et stucateur, Tchétchénie

A 17 ans, Abu commence son parcours professionnel dans l'ébénisterie et la sculpture sur bois. Il démarre en miroiterie, puis dans la sculpture du marbre. Très vite, il découvre le travail du plâtre et d'autres matériaux plus légers, plus malléables et faciles à sculpter. Progressivement, il développe ses compétences de staffeur et gypcier (création de moulures, de pierres artificielles imitant les pierres naturelles et précieuses). Fort de ses 35 ans d'expériences dans la sculpture et le moulage, Abu est un artisan passionné d'art, qui aime particulièrement la créativité de son métier.

Arrivé en France en 2014, il rencontre des difficultés à faire valoir son savoir-faire ; la barrière de la langue et son âge sont les principaux freins à son insertion professionnelle en tant que staffeur-gypcier. Il a suivi une formation pour devenir agent de sécurité.

*BuroBonus : architecte d'intérieur à Paris



*Le syndrome d'Ulysse de Santiago Gamboa (Points)

Jeune écrivain latino-américain, Esteban vient étudier la littérature à Paris, mais il y découvre aussi la pluie, le froid, la solitude et la plonge dans le sous-sol d'un restaurant coréen. Il rencontre d'autres émigrés, coréens, marocains, latino-américains, roumains, africains, tous porteurs d'une histoire qu'ils nous racontent avec sincérité. Tous jeunes, désespérés, inven-

tifs et sans le sou, ils trouvent le salut dans leur solidarité, leur amitié.

*Partir de Tahar Ben Jelloun (Gallimard)

C'est la problématique de cette jeunesse marocaine qui a étudié, qui a des diplômes et qui est obsédée par l'idée de quitter le pays et d'aller trouver du travail ailleurs parce que le Maroc ne sait pas les retenir en leur offrant un travail et une situation digne. C'est le cas d'Azal, diplômé et chômeur, qui se laisse séduire par un dandy espagnol, homosexuel. Il le suit en Espagne et il ne réalise pas qu'en vendant son corps, il va

perdre son âme et aussi la vie.

*Eldorado de Laurent Gaudé (Actes Sud)

A Catane, le commandant Salvatore Piracci surveille les frontières maritimes. Gardien de la citadelle Europe, il navigue depuis vingt ans au large des côtes italiennes, afin d'intercepter les bateaux chargés d'émigrés clandestins. Et au Soudan, pour Soleiman et son frère Jamal, c'est le grand jour : ils ont enfin amassé la somme d'argent qui leur permettra de quitter le pays et le continent pour une vie meilleure... tenter d'atteindre l'Eldorado européen.

*Bleu blanc rouge d'Alain Mabanckou (Présence africaine)

Massala-Massala a abandonné ses études depuis des années. Il rêve de venir un jour en France, à Paris, capitale de la consécration, afin de réussir comme Charles Moki, un des « grands » du quartier dont les retours au pays natal pendant les vacances de la saison sèche, ne laissent personne indifférent. Projeté dans un nouveau monde, Massala-Massala devra compter sur ses propres moyens pour se dégager d'un engrenage inextricable. Mais peut-il encore reculer ?



Bakary et la Fabrique Nomade

Bakary n'existe pas. C'est un nom d'emprunt, un personnage symbolique. Il n'est le clone de personne, encore moins un hologramme. Il est ébéniste et ce n'est pas vrai. Il pourrait être mécanicien, potier, brodeuse ou médecin. Il vient d'Afrique mais aurait pu arriver du Moyen-Orient, des Balkans ou d'Asie.

Il n'existe pas mais nous le croisons tous les jours. Nous ne le reconnaissons pas et sommes ignorants de ce qu'il est. Mais il est parmi nous, avec son histoire, son savoir et notre ignorance.

Il aurait pu s'appeler Erhan ou Elif, Djamilia ou Ethan, Boris ou Sarah. Il n'est pas mais il existe. Mais s'il réussit à franchir la frontière, il n'est plus rien. C'est ici que tout commence.

C'est ce que découvre Ines. Apprenant, déjà adulte, que sa mère avait eu un métier en Tunisie, métier perdu au long cours de l'immigration, elle

perçoit la richesse perdue des compétences de sa mère. Révélation et stupéfaction.

Non seulement sa mère mais tant d'autres immigrés, femmes et hommes, dont les compétences et les savoirs ont disparu lors de l'exil. Forte de cette découverte, elle cherche dans les foyers de Paris ou de Montreuil les traces de ces savoirs, elle, la fille de cette femme ayant abandonné son savoir-faire, de son père arnaqué par les rabatteurs des travailleurs immigrés, ramené à la condition d'ouvrier métallurgiste de l'automobile, lui qui était menuisier-charpentier en Tunisie, elle-même ethnologue. Il n'y a aucun registre mais ces savoirs sont là, entassés dans des foyers, ignorés des administrations.

Bien pire, les passés sont ignorés, passés au pilon.

Yasir, diplômé des Beaux-Arts de Khartoum, un

atelier depuis 25 ans, fuit son pays. Il est accepté dans un atelier de formation comme... menuisier.

A son compagnon d'exil, menuisier, on refuse cette formation.

Et que dire des formations dans la sécurité, le jardinage ou l'entretien ? La machine à broyer fonctionne. L'intégration comme une forme d'effacement, d'anéantissement, comme s'il fallait au préalable détruire toute identité, toute racine.

Et c'est bien cela la force de la Fabrique Nomade. Reconstruire en chaque individu immigré son savoir, sa connaissance et lui permettre de les partager avec les autres.

C'est toute la force de la Fabrique Nomade, les retrouver, les retourner, les persuader de l'importance de leurs savoirs, là, ici, où l'on avait tant essayé de les nier. Travail en atelier de co-construction, partage des connaissances avec

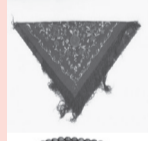
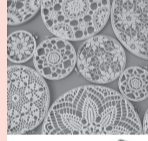
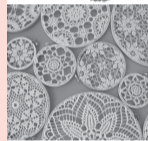
les associations de quartier, mise en place de collection d'objets, concours passés en commun, appel aux designers, mise en place d'une coopérative de production.

Mettre en œuvre la construction d'objets, mettre en avant les savoir-faire, assurer l'insertion professionnelle, convaincre les décideurs, dynamiser les réseaux, organiser des expositions, tout cela s'enchaîne. La reconnaissance est en route.

Bakary n'existe pas mais la Fabrique Nomade lui a permis, à lui et à ses sœurs et frères, d'exister enfin.

Adieu les travaux de jardinage, d'entretien et de sécurité !

FRANÇOIS SIMON



Une triperie,
Deux pierres, trois fleurs, un oiseau,
Vingt-deux fossoyeurs, un amour,
Le raton laveur,
Une madame untel,
Un citron, un pain,
Un grand rayon de soleil,
Une lame de fond,
Un pantalon...

Jacques Prévert (Inventaire)

Des cerceaux à broder, la voix de Rosa-Maria, le châle de mariage de Ramona, le mortier pour pesto de Maddalena, la veste de chef cuisinier de Rougui Dia, le chapelet bouddhiste de Tran, ce n'est pas la suite de l'inventaire de Prévert, mais un autre inventaire, celui de l'immigration, loin d'être exhaustif.

Tous ces objets racontent une histoire, celle de leur propriétaire ayant dû partir, fuir la misère, la guerre, la dictature ou aujourd'hui le climat. Ils les ont emmené avec eux, comme un bien précieux, leur lien à la vie d'avant, à leur culture, leurs racines, leur identité.

Au musée de l'histoire de l'immigration, à Paris, il existe la Galerie des Dons. Des parcours de vie des histoires singulières sont dévoilés à partir d'un objet donné par l'une ou l'un de ces migrants, plus souvent par l'un de leurs descendants. Cet espace est en permanente mutation car tout visiteur peut à son tour être donateur, transmettre un objet et décrire à partir de celui-ci l'histoire de sa famille. On y lit à travers ces objets la difficulté

LA GALERIE DES DONS

de quitter son pays, sa famille, ses proches. On y retrouve la déchirure du départ, l'errance parfois longue et douloureuse tant physiquement que morale. On observe à quel point ces mots jetés dans des discours bien-pensants sont des mots de douleur, « *il faut accepter l'assimilation, et pas seulement l'intégration, il faut savoir devenir un bon...* ». Ces objets, si petits soient-ils, préservent l'histoire de chacune et chacun, permettant à la fois l'enracinement dans ces nouveaux lieux de vie et l'attachement aux racines des lieux d'où l'on vient.

Cet inventaire montre bien, qu'au-delà des vagues migratoires qui composent notre histoire collective, il s'agit à travers ces objets de la transmission de racines familiales au sens large du terme, du destin personnel affirmé dans sa singularité et que l'on ne veut pas oublier.

Aujourd'hui, les migrants qui abordent après des périples effroyables les plages d'Europe, les frontières de l'Est, ne sont pas des hordes d'immigrés qui partent à l'assaut des terres de liberté. Sommes-nous du reste des terres de liberté avec nos murs, nos barbelés, nos centres de rétention et les queues interminables aux portes des préfectures ?

Ils sont les porteurs de terres, de villages, de cultures, de savoir-faire, de connaissances qu'ils portent en eux, et qu'ils matérialisent par ces objets.

Dans les camps, les « hot spots », les services de contrôle ou de police s'évertuent à détruire les baluchons, les valises, les tentes et abris de fortune où se cachent

ces objets-racine. On le filme, on l'épale sur les écrans, ramenant ces racines à des objets neutres, sans histoire.

Les migrants, femmes et hommes, subissent la même destruction. Pour franchir les filtres des contrôles, il leur faut, pour ne pas subir le rejet, l'expulsion immédiate, supprimer leur identité, leurs papiers, leur nom, leur date de naissance. Ne plus être. « *Tout démarre ici.* » L'immigration deviendrait une forme d'effacement.

Ne plus être pour renaître. « *Quand tu arrives, tu n'as plus d'histoire.* », accepte ce migrant bloqué à Vintimille, las des mois, des années d'errance, épuisé de chercher la fente par où il pourrait réussir à passer de l'autre côté du rideau. Et lorsqu'il trouve cet improbable interstice, on lui demande en plus de s'oublier, origine et racines comprises. Les familles sont séparées, leurs histoires ne sont plus que des numéros en attente d'une décision administrative.

C'est à tout cela que la Galerie des Dons répond. Tout ce peuple en marche ne fuit pas son pays, sa terre, ses origines. Il fuit la misère ou la guerre, le désert ou la dictature. Ils partent sans certitude si ce n'est de ne pouvoir rester. Mais ils portent avec eux leur histoire et ils nous en font profiter.

Dans l'inventaire de l'immigration resonnent les cerceaux de broderie et la voix de Rosa-Maria. Ils ne sont pas au Musée de l'immigration.

Les cerceaux ont voyagé de Tunisie à Limoges. Ils étaient présents dans la maison, mais ils se sont remis à vivre lorsqu'ils

ont raconté leur histoire, le métier de brodeuse, l'exil en France, la reconstruction à Limoges, la nécessité d'accompagner son mari dans cette nouvelle vie et eux, toujours là utilisés pour la vie familiale, mais avec la perte du métier. Et, un jour, au cours d'une conversation entre mère et fille, ces cercles de bois revivent. Au-delà de ces tambours, c'est la révélation de tous ces savoirs ensevelis dans les méandres de l'immigration. Mais ils ont ouvert une autre voie, celle de la Fabrique Nomade.

La voix de Rosa, c'est celle de la grand-mère, qui, jeune alors, a quitté le village car sa famille avait dû vendre son lopin de terre au riche propriétaire. C'est la voix de l'exil, de Calabre à Nice, mais qui n'a jamais oublié ce sud de l'Italie. C'est sa petite-fille qui retourne à Riace, le village de naissance, terre qui a choisi l'accueil plutôt que le rejet. Cette histoire est devenue un film, « *un paese di Calabria* » (1), et la voix de Rosa traverse l'écran, tissant le lien entre migrants d'hier et d'aujourd'hui. C'est une autre histoire, celle de l'accueil.

Ces tambours, cette voix tracent la voie de la reconnaissance. Ce sont les échos des objets réunis à Paris.

A nous de ne pas l'oublier. Si vous passez à Paris, allez Porte Dorée visiter la Galerie des Dons.

FRANÇOIS SIMON

(1) lire pages 6 et 7

*Désorientale de Negar Djavadi (Liana Levi)

Kimiâ Sadr, née à Téhéran puis exilée en France, suit un protocole d'insémination artificielle pour avoir un enfant avec son amie, Anna. Dans la salle d'attente, elle se remémore ses souvenirs, sa famille, ses parents, opposés aux différents régimes en place. Un récit qui évoque l'Iran des années 1970, la France d'aujourd'hui, l'exil, l'homosexualité, l'identité et la transmission.

*Les mains libres de Jeanne Benameur (Galimard)

Madame Lure, vieille femme qu'on ne remarque

pas, vit dans l'appartement de son mari disparu, maintenant chaque chose à sa place, tranquille et pour toujours. Elle évite tout souvenir, mais rêve grâce aux brochures de voyages qu'elle étale sur la table de la cuisine, entre dans les photographies, y sourit, y vit. Un jour, surprenant les doigts voleurs d'un jeune homme dans un grand magasin, elle se met à le suivre de façon irréflective jusqu'à son campement, sous l'arche d'un pont. Qu'ont-ils en commun, Yvonne, celle qui garde, et Vargas, l'étranger ? Destins obscurs de deux parias innocents, tissés entre eux des liens intenses.

Nouvelles Odysées : 50 auteurs racontent l'immigration de Laure Barbizet-Namer (La documentation française)

Cette anthologie rassemble des extraits de textes littéraires de 50 écrivains francophones ou francophiles, mais également des extraits traduits d'auteurs s'exprimant dans leur langue natale. Des auteurs contemporains connus et moins connus en France dont les récits montrent bien que l'immigration n'est pas faite que de dates, de statistiques et de quotas, mais avant tout de destins individuels. La plupart des textes de cet

ouvrage sont écrits par des migrants ou des enfants de migrants, dans la langue de leur pays d'origine mais aussi, et le plus souvent, en français. Quels que soient les pays quittés, les époques, les raisons du départ, ces extraits sont l'écho de bien des espoirs et des déchirements communs. Manque, nostalgie et désir d'intégration se mêlent ici pour enrichir la littérature de destins marqués par l'histoire et de nouvelles odysées... Première anthologie de la littérature de l'immigration, ce recueil suit les étapes de l'exposition permanente du Musée de l'histoire de l'immigration.



Ensemble nous avons le pouvoir de construire des ponts entre les individus, ensemble nous pouvons créer une société plus inclusive et plus forte



L'équipe de SINGA France

La majorité des réfugiés dans le monde est invisible puisque de très nombreux réfugiés vivent dans les pays dits du Sud. Les pays du « Nord », ceux que l'on appelle les pays de « l'accueil » médiatisent pourtant énormément cette « crise des réfugiés ». Une crise qui fait peur, une crise qui entraîne le repli sur soi et l'exclusion de l'autre. En France, la question des réfugiés et de l'asile a occupé tous les devants de la scène médiatique. Combien de fois entendons-nous dans la rue que les réfugiés nous volent notre travail, touchent des allocations, ne sont pas comme nous ? Des millions de personnes ont été déplacées du fait de cristallisations géopolitiques entraînant des persécutions et forçant des hommes, des femmes, des enfants à fuir leur pays. La société d'accueil y répond en pensant l'asile en termes de coût et non en tant que valeur ajoutée ou compétences.

En 2016, en France, plus de 203 000 personnes bénéficiaient déjà d'une protection internationale et près de 30 000 personnes ont été reconnues comme bénéficiaires de cette protection. Néanmoins, il est vrai qu'une formidable mobilisation citoyenne est née en Europe en faveur de l'accueil des personnes réfugiées, et de cette communauté, il émerge des initiatives formidables portées par des personnes qui s'engagent au quotidien dans la rencontre.

SINGA en fait partie, elle crée des opportunités d'engagement et de collaboration entre les personnes réfugiées et leur société d'accueil. L'objectif est de construire des ponts entre les individus pour le vivre ensemble, l'enrichissement culturel et la création d'emplois, dans une démarche de sensibilisation pour déconstruire les préjugés sur l'asile.

« Singa est une grande famille. C'est surtout un grand groupe de potes de tous les pays, de tous les genres et de tous les âges, c'est la preuve que l'on peut faire des choses ensemble, et que l'on peut travailler dans la bonne humeur »

Thibault – Porteur du projet SINGA MUSIQUE

L'organisation a été créée en France, en février 2012, à l'initiative de deux entrepreneurs sociaux, Nathanaël Molle et Guillaume Capelle. Leurs expériences respectives au Maroc et en Australie ont souligné les manquements à l'hospitalité des réfugiés dans les sociétés d'accueil. Ces co-fondateurs ont été particulièrement frappés par l'impossibilité pour un certain nombre de réfugiés de révéler leur potentiel alors qu'ils doivent en parallèle découvrir une nouvelle langue et une nouvelle culture, affronter l'administration publique tout en faisant face à des préjugés au sein de la société civile. A contre-courant, ils décident alors de créer une organisation qui accompagnera les personnes réfugiées qui sont porteuses de projet en crowdsourçant les accompagnateurs au sein de la société. L'objectif est de nourrir le répertoire public pour changer l'image des personnes réfugiées mais aussi de proposer une solution concrète aux défis sociaux et économiques de la société d'accueil. Grâce au programme BUDDY, les personnes réfugiées sont mises en relation avec des locaux sur la base de passions communes, pour se créer un vrai capital social.

« Nous sommes buddies : je lui apprend le français et il m'apprend les beautés de son pays »

Yonas et Elise

Ces mises en relations permettent également aux projets des entrepreneurs de se réaliser. L'incubateur est un lieu d'effervescence sociale, il crée un écosystème favorable à la réalisation de ses projets et un suivi de 6 mois au service du vivre ensemble. En allant plus loin que le simple dialogue, notre but est de réunir les gens autour de ce qu'ils aiment, de ce qu'ils partagent et de ce qu'ils ont en commun. Afin de les aider à réaliser leurs projets dans un environnement adapté à la rencontre, nous réunissons les personnes réfugiées et les citoyens locaux à travers des passions communes, des objectifs communs, des compétences similaires.

Enfin, CALM – Comme à la Maison – est une plateforme nu-

mérique de mise en relation des personnes bénéficiaires de la protection internationale à la recherche d'un accueil temporaire avec des particuliers disposant d'une chambre pour les accueillir.

« En vivant avec une personne réfugiée, j'ai appris l'humilité. Partager une pizza avec une personne ayant vécu l'exil forcé. Réaliser que les migrants ne sont pas différents de nous, cela remet les choses à leur place et permet d'apprécier à leur juste valeur les moments simples oubliés. Ce qui sépare Loura et moi, c'est principalement la chance. »

Franck

Cela fait maintenant cinq années que SINGA crée du lien en France et à l'International, car outre l'Europe, elle est en train de se développer sur le continent américain et même en Afrique. Dans de nombreux pays, elle inspire d'autres mouvements qui partagent cette vision, avec un seul et même message : la diversité est le moteur de la réussite. Singa est une association qui œuvre aux côtés des mouvements qui se battent pour que chacun puisse suivre ses rêves peu importe son sexe ou sa classe sociale. Un mouvement qui projette un avenir pour chacun, sans limite, quelle que soit sa provenance. Son rêve est d'atteindre ce jour où tout le monde pourra suivre ses rêves indépendamment de son lieu de naissance, sa famille ou sa classe sociale.

SINGA c'est aussi la possibilité pour chacun-e de raconter de belles histoires, des histoires d'aventure, de passions, d'amour. Et ce sont ces récits différents autour de l'asile et de l'accueil qui permettent de changer notre regard. Nous faisons tous partie d'une histoire commune, chaque jour à travers les rencontres nous construisons une société plus cohérente. Alice Barbe, la directrice de SINGA France explique cette démarche : « SINGA c'est aussi permettre à ceux qui vivent les histoires de les raconter. Elles peuvent être formidables. Elles peuvent littéralement faire tomber tous vos préjugés, elles peuvent vous retourner le cerveau, elles peuvent être le déclic qui vous fera vous lever d'un bond et changer de vie. Elles sont le moteur de nos sociétés, et ce sont elles qui créent de l'inspiration, de la richesse, du changement »



MARINE CHAMARD,
CHARGÉE DE COMMUNICATION
SINGA FRANCE

HAMZE

« Je n'ai pas une histoire commune à tous, pourtant ce sont les rencontres qui m'ont permis d'en être là aujourd'hui, je ne me sens pas différent des gens que je croise, j'ai des amis de tous horizons et c'est ce qui fait la richesse de mon histoire.

L'histoire que je vais vous raconter est celle de mon passé, de mon présent et de mon avenir. Ingénieur à Bac +4, j'ai toujours été passionné de politique. Depuis l'âge de 15 ans cette ambition ne m'a plus quitté, et à mes 18 ans je suis devenu militant à l'université de Téhéran. L'Iran est un pays magnifique, nous faisons le meilleur thé du monde ! J'ai passé mon master en sciences politique à Téhéran donc, dans une grande école avant de me lancer dans l'aventure du Think Tank. C'est un lieu unique, où les idées fusent entre les experts, j'y ai appris de nombreuses choses et grâce à ma motivation, je suis devenu manager à l'âge de 25 ans auprès du ministère, entouré d'anciens ministres et de parlementaires. C'est justement cette envie de découvrir le milieu et de m'y investir qui m'a conduit à ce poste, pourtant si jeune, déjà tellement engagé. Pendant les élections de 2009 j'ai été chef de campagne de jeunesse de l'ancien premier ministre iranien, mais les élections se sont soldées par une crise

politique dans tout le pays.

En luttant pour mon pays, pour la démocratie, pour la politique, j'ai été arrêté et mis en prison pour deux mois et demi, isolé, seul. Cela a été long et compliqué mais finalement mon père a payé ma caution et j'ai dû quitter le pays à pied. Traversant les pays voisins, j'y ai été arrêté également pour y être rentré illégalement, mais grâce à l'aide des Reporters Sans Frontières je suis sorti et j'ai demandé mon visa pour

plusieurs pays européens. Cette aventure a été difficile certes, mais un homme sait se surpasser, quitter ce qu'il aime, avec l'ambition d'y revenir plus fort. Pour moi, cette fuite était une échelle nécessaire, une partie de mon parcours qui ne signifiait en rien la fin de ma carrière et la chute de mes idéaux. Au contraire, elle les a renforcés.

Je ne voulais pas aller en France dans un premier temps, car je ne parlais pas français, je préférais un pays anglophone. En arrivant à Paris je ne connaissais aucune base, dire bonjour était un défi chaque jour car en Iran nous n'apprenons pas le français. Je n'arrivais pas à



Hamze,
Président de SINGA France

distinguer les mots, les sons semblaient tous se ressembler pour former un ensemble inaudible. J'ai essayé de continuer à faire ce que j'exerçais en Iran, écrire des articles, créer un site, mais je devais trouver un travail donc j'ai fait des petits boulots en parallèle.

J'ai eu la chance d'avoir le statut très vite car à l'époque, le ministre des affaires étrangères français était en lien avec mon mouvement démocratique d'Iran et il a appuyé les journalistes comme

moi qui demandaient le statut de réfugiés. Heureusement j'étais sur la liste. Au bout de 6 mois j'ai donc eu mon visa et grâce à mon réseau politique, je connaissais déjà des Iraniens activistes en France, en Italie et en Espagne. J'ai travaillé dans un garage à Paris, j'ai fait les vendanges à Reims mais la première année j'ai été très pré-occupé par la situation en Iran. Depuis 2010 je n'y suis pas retourné, je risque 5 ans de prison là-bas et je suis activement recherché.

Ma passion pour la politique m'a finalement permis de reprendre mes études à Paris 8, avant d'aller à Strasbourg, puis à Boston. En 2014 j'étais finale-



ment

conscient qu'en tant

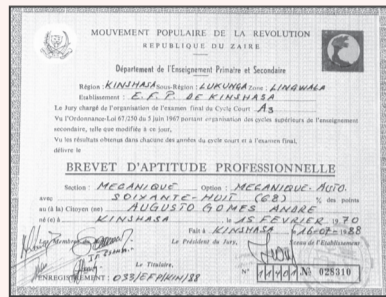
qu'étranger en France je ne pouvais pas faire grand-chose, j'ai même songé à retourner en Iran pour faire mes 5 ans de prison et recommencer ma vie là-bas car je sentais que la situation politique était en train de changer et de s'améliorer. A cette époque ma famille m'a fait réfléchir, m'a fait prendre mon temps. Je suis donc allé aux Etats-Unis en université, ils ont apprécié mon profil et m'ont proposé des projets. L'image des réfugiés à Boston est différente, la vision des personnes réfugiées aux USA est unique de par leur histoire, ils n'ont pas cette vision française de l'étranger à craindre, les portes y étaient plus ouvertes. En me sentant valorisé, j'ai découvert un sentiment positif car je me suis fait des amis, alors qu'avant je ne connaissais que l'Iran, je ne parlais que le persan et je n'étais jamais parti aussi loin. Ce sentiment positif est paradoxal, et cela m'a ouvert les yeux. Aux Etats-Unis, je me sentais moins étranger car là-bas, si tu parles bien anglais il n'y a pas de signe (suite page 5)



NI « MUZOMBO », NI « REGRESADO »



« Patron, excusez-moi mais je crois que ce type est du métier. Il emploie des termes de pro. Faut peut-être lui laisser sa chance! ». Le chef d'atelier interrompt le geste de son patron qui tournait et retournait avec doute et circonspection le diplôme de mécanicien d'André, obtenu en 1988 au Congo.



Il relève la tête, surpris de l'initiative du chef d'atelier, dérangé de se voir ainsi forcer la main. « Oui, mais ce papier n'a aucune valeur ici. Cela vient d'Afrique et on sait ce que valent ces diplômes. En plus ils ne travaillent pas avec des machines et ne font pas de la mécanique mais du rafistolage. »

André, né alors il y a trente ans à Kinshasa de parents angolais, a trop galéré pour intervenir, de peur d'in-disposer. Le chef d'atelier insiste :

« - Laissez-moi le tester. Prenons-le à l'essai. »

- L'embaucher à l'essai, tu es fou. Mais si tu le penses compétent, banco. Tu lui fais faire un test lundi matin et s'il est concluant, on lui fera signer un contrat d'essai. On verra pour la suite. En tout cas pas d'embauche définitive avant trois mois. »

Pour la première fois, le directeur quitte le diplôme des yeux et regarde André. Celui-ci percevait bien comment son avenir pouvait basculer d'un instant à l'autre. Rester calme, pas effacé, pas effronté, attendre le verdict.

« OK, le directeur te donne une chance. Tu viens lundi avec ton bleu et ta boîte à outils. Pour le moment hors de question que tu aies les vêtements et les outils de la marque. Fais tes preuves d'abord. Je crois en toi mais ton parcours ne facilite rien. »

Lundi matin, André était à l'entrée du garage, en tenue de mécano, sa boîte à outils et sa gamelle pour le midi.

Le chef d'atelier lui désigne une 205 sur un pont et lui demande de déposer le moteur, insistant bien sur le fait de l'appeler quand il le voulait, et pour le port de charges lourdes. A 11h30 le chef, étonné de ne pas avoir été dérangé, se lève et va aux nouvelles. Le pont est baissé, le moteur séparé de la carcasse.

« - Qui t'a aidé à la dépose du moteur ? »

- Personne, j'ai fait comme on fait en Afrique.

- Oui, mais tu aurais dû m'appeler. Bon c'est la pause. Viens manger avec nous.

- Non, monsieur, j'ai amené ma trousse mais aussi mon repas. Je vais le manger dehors à l'air.

- Ok ! On reprend à deux heures. Il faudra que tu remontes le moteur et on fera la mise au point du moteur

ensemble. A tout à l'heure ! »

Le chef d'atelier était content de son intuition. Mais quel ne fut pas son étonnement, quand un peu avant 17 heures, il alla aider André à régler le moteur. Celui-ci était remonté et la 205 ronronnait d'un bruit rassurant.

« Mais comment as-tu fait cela seul ? Et comment as-tu réglé le moteur sans les machines ? »

André sort de sa trousse une lame de rasoir et explique que c'est l'écartement parfait pour effectuer le réglage de vis platinées. André était pris à l'essai puis embauché comme mécanicien et le directeur lui finança les formations complémentaires nécessaires.

Mais quel chemin il lui a fallu parcourir pour obtenir ce poste !

Ses parents angolais avaient fui en 1969 leur pays encore sous domination portugaise. Son oncle, personnage reconnu avait été enlevé, disparu et jamais retrouvé. C'est en son souvenir que ses parents lui donnèrent ce nom, lorsqu'il naquit un an plus tard au Congo. Mais à Kinshasa, avoir un nom portugais, c'est être un étranger. A l'école il était considéré comme un « muzombo », angolais venu au Congo alors qu'il y était né.

Ce n'est qu'à l'âge de 12 ans que ses parents lui expliquèrent leur parcours, leur vie à Maquela do Zombo



en Angola, l'assassinat de son oncle, leur fuite au Congo et leur crainte de lui dire cette vérité douloureuse.

André continua ses études, passa son diplôme de mécanicien au Congo en 1988. Mais il ne pouvait rester « muzombo » et il décida de retourner au pays, celui de sa famille, de son histoire, l'Angola. Ce qui restait de sa famille l'accueillit et il voulut refaire sa vie dans son pays d'origine. Mais il se heurta très vite au rejet des « regresado », ceux qui sont revenus après la répression portugaise, après la guerre civile, ce qu'il n'était pas non plus, ni « muzombo », ni « regresado ».

André met toute son énergie pour s'installer, vivre en Angola mais l'accusation de « regresado » fut la plus forte. En 1994, il retourne dans son pays de naissance, celui de son diplôme, le Congo. A cette époque, la guerre au Rwanda, la fuite des hutus au Congo, les divers pouvoirs politiques, avaient transformé cette région en poudrière et notre « muzombo » se sentait à juste titre en permanent danger.

Ce fut la fuite, un parcours si long, si douloureux, si périlleux... qui aboutit en France et pas par hasard : il la voulait, la France, car pour ces africains de l'exil, en 1995, ce beau pays gardait encore l'image de la patrie

des Droits de l'homme, de la fraternité et de l'égalité. 1995, ce n'est pas si loin mais l'image de la France s'est depuis horriblement flétrie pour les nouvelles vagues d'immigrés. Il aurait pu atterrir à Marseille, Bordeaux, Saint-Nazaire... Ce fut Toulouse et l'accueil en foyer.

En 1995, il existe encore un accueil avec assistantes sociales, service social d'aide aux émigrants, à la cité administrative, service supprimé après 1995 par le nouveau Président de la république. Bien accueilli, suivi par les éducateurs du foyer, André avance, apprend « à se comporter comme les gens qui vivent ici », ce qu'il fait sans pour autant renier ses origines, son histoire, sa culture. Et de rajouter : « au commencement, le fleuve Congo zigzague parce qu'il n'y a personne. Ici, je n'ai pas zigzagué, j'ai été guidé grâce aux assistantes sociales et aux éducateurs ».

En 1999, il est régularisé, mais n'ose postuler dans un garage de marque « où tout le monde est en cravate et que cela fait peur ». Ce sont les éducateurs qui le poussent à postuler dans ce garage de la banlieue toulousaine lui certifiant qu'il est un vrai mécanicien et un bon.

2001, il se marie avec une femme du pays. Son patron lui prête la voiture pour le mariage. L'enracinement est réussi. Et en 2007, quand le nouveau patron le licencie, sa voie est tracée. Il passe le permis de transport en commun et véhicule aujourd'hui les élèves du canton, blancs, arabes, asiatiques ou africains, avec la même joie de rendre service. Il a monté son auto-entreprise de mécanique et travaille pour plusieurs garages.

Il n'a pas de regret, a le sentiment d'avoir réussi quelque chose. Il a obtenu la nationalité française. Il a le sentiment d'avoir enfin un pays qui le reconnaisse. La France l'a reconnu et il a aussi apporté à la France.

Que son sourire et sa joie soient le message de l'accueil et du respect de l'autre. Son message, en 2017, sonne comme une alarme.

FRANÇOIS SIMON

La cuisine nourrit la mémoire... La recette congolaise et angolaise d'André

Fumbwa

Ingrédients :

- 1 sachet de fumbwa sec
- pâte d'arachide
- 1 poisson fumé
- 1 gros oignon
- 1 boîte de tomates concassées
- huile de palme ou de tournesol

Préparation :

- Faire tremper le fumbwa dans beaucoup d'eau, 1 heure au moins.
- Tremper également le poisson fumé.

Puis faire cuire le poisson 10 -15 minutes et le désosser.

Mettre le fumbwa égoutté dans une casserole ainsi que la chair du poisson.

Couvrir d'eau et y ajouter la boîte de tomates et l'oignon émincé.

Ajouter la moitié du pot de pâte d'arachide + 3 cuillères à soupe d'huile de palme ou d'huile de tournesol

Laisser cuire 1 heure environ, jusqu'à ce que le fumbwa et le poisson soient tendres.

On peut aussi y ajouter un piment en fin de cuisson.

À manger avec du fufu ou de la semoule

(suite de la page 4)
d'où tu viens.

Mon rêve a toujours été de faire de la politique et rester en France n'était qu'une étape, une pause avant de rentrer. A 15 ans j'avais déjà planifié ma vie pour les 70 ans à venir, et quand tout a changé, j'ai pensé différemment. Ce qui est dur c'est de tout reconstruire, de changer tous ces plans. Mais faire une thèse en politique n'était pas une fin en soi. J'ai toujours fait des sciences politiques pour être plus fort dans l'action. Je voulais changer le monde. Je suis donc rentré en France, ayant pour projet d'ouvrir une boîte de conseil entre la France et L'Iran. J'avais enfin trouvé un moyen d'agir et de me rendre aussi utile qu'en Iran. Les rencontres m'ont permis de tomber sur SINGA, la

vie c'est des rencontres et celle-ci a été une des plus belles qui me soit arrivées.

J'étais en train de travailler dans un espace de co-working et en discutant autour de moi, certaines personnes m'ont indiqué SINGA. Je me suis rendu dans leurs locaux, mais ils avaient déjà déménagé. J'aurai pu m'arrêter là, mais j'ai envoyé cet email, et on m'a répondu. J'ai eu un rendez-vous, je leur ai parlé de mes barrières pour la réalisation de mon projet en France. Ils m'ont proposé un BUDDY. J'ai toujours voulu développer mon réseau international, donc ce qui m'a poussé vers SINGA c'est de me créer un réseau. J'avais déjà participé aux événements d'entrepreneuriat en France, et en rencontrant cette association je suis passé par tous les programmes. J'ai été

Buddy, j'ai été incubé dans le premier incubateur de SINGA, j'ai fait partie du programme CALM avec une famille française avec qui la cohabitation a été un vrai bonheur.

J'ai compris que SINGA faisait quelque chose de grand, j'ai adoré le fait qu'elle ne soit pas une association qui s'occupe de l'accueil d'urgence, même si j'en comprend l'importance, mais le fait d'aller encore plus loin et de permettre une véritable inclusion dans la société d'accueil avec un grand capital social était pour moi quelque chose de primordial. Notre mouvement vise avant tout à connecter des gens aux parcours différents afin de valoriser cette diversité. Chez SINGA, nous réalisons chaque jour des activités innovantes pour construire une société plus juste. Chaque nou-

velle connexion, chaque idée qui prend forme, chaque projet qui démarre, est pour nous une source de joie et d'excitation alimentant ce capital de richesses indispensable à la prospérité sociale à laquelle chacun aspire. Je suis rentré dans la cause sans même m'en rendre compte, c'était nécessaire pour moi. J'ai voulu devenir membre du conseil d'administration et j'y ai été le président pour deux ans avant de commencer une nouvelle aventure l'an prochain en rentrant à Science Po Paris en parcours finance ».

INTERVIEW DE
MARINE CHAMARD
POUR ALTERS ECHOS



UN PAESE DI CALABRIA

L'incroyable histoire d'un village sauvé par l'arrivée des migrants.



se réinvente sous nos yeux. L'autre, l'étranger comme une richesse... Les migrants qui arrivent de la Méditerranée comme un cadeau du ciel, et non une menace.

Superposant aux images d'aujourd'hui le récit en voix off de la grand-mère de l'une d'elles, partie de Calabre dans les années 1930 pour rejoindre le sud de la France, les réalisatrices d'origine calabraise rappellent intelligemment qu'autrefois les immigrés c'étaient eux, ces Italiens qui sont aujourd'hui confrontés à l'arrivée massive des migrants...

Depuis les années trente Rosa-Maria est partie à Nice rejoindre

Antonio son mari. Il avait quitté le village après que sa mère eût dû vendre leurs terres à un riche propriétaire. Pas de travail, la faim. A Riace, comme dans bien des villages de Calabre, les maisons fermaient les unes après les autres, les jeunes s'en allaient, il ne restait que des vieux, jusqu'à ce jour de 1998 où un bateau transportant 300 Kurdes s'est échoué sur les plages de la Marina de Riace, là-bas au pied de la colline.

Spontanément les habitants soutenus par le maire ont décidé d'accueillir les migrants, de céder des logements vides à ceux qui avaient besoin d'un toit. C'est ainsi que 55 Kurdes parmi les 300 arrivés en 1998 se sont installés définitivement à Riace. Parmi eux Baram, charpentier, a pris part à la restauration des maisons abandonnées. La communauté de Riace est ainsi devenue la première à accueillir des migrants en attente de leurs papiers, à les héberger dans des conditions décentes.

Des boutiques d'artisanat, des commerces ont ré-ouvert. L'école aussi ; l'institutrice fait la classe aux enfants du pays, donne des cours d'italien aux réfugiés ou demandeurs d'asile dont l'insertion ne semble pas poser de gros problèmes. L'église, pleine à craquer dans cette région où la ferveur religieuse et populaire est encore forte, baptise des petits immigrés, donne la parole aux musulmans et la célébration des deux saints pèlerins Cosma et Damiano (médecins d'origine arabe, Syriens et martyrs) en septembre est l'occasion de réunir toute la communauté villageoise pour une fête où vieux calabrais et immigrés chantent et dansent ensemble.

Les derniers migrants arrivés racontent en peu de mots des souvenirs qu'ils voudraient certainement oublier : les camps en Libye, les viols, les traversées dans des bateaux « pourris », les jours sans boire ni manger, les morts qu'on jette à la mer...

Sans angélisme (le film ne fait l'impasse ni sur la menace de la N'drangheta, l'implacable mafia calabraise qui ne manque pas de vouloir intimider habitants et autorités communales, ni sur l'aspiration d'une partie des migrants à quitter Riace pour les grandes villes d'Italie comme Rome ou Milan), *Un Paese di Calabria* est une formidable leçon d'optimisme pragmatique et humaniste à l'encontre de tant de politiques d'exclusion.

L'exemple de Riace, s'étend aux villages alentours. Le maire, Domenico Lucano, est réélu pour un nouveau mandat qui n'était pas gagné d'avance et veut continuer à espérer pour l'avenir une « révolution mondiale qui considère l'étranger comme une véritable richesse » et non une menace.

Soutenue par l'Etat et la Communauté Européenne, l'association Città Futura de Riace gère aujourd'hui l'accueil de 400 migrants, de 22 nationalités différentes. En 25 ans, la population du village est passée de 900 à 2 100 habitants. La vitalité économique créée par le programme d'intégration a amélioré les conditions de vie de tous.

Une histoire exemplaire. Un film d'une grande sensibilité. De très belles images de cette partie de la Calabre que nous, Français, connaissons trop peu. Un vrai bonheur.

EVOLENA, POUR ALTRITALIANI

BARAM À RIACE

Il est parti seul, un jour de juillet 1998, il a fui le Kurdistan turc.

C'était l'été, il avait rejoint près de 200 autres personnes, familles, hommes, femmes, enfants, vieillards, tous Kurdes, il fuyait la Turquie pour poursuivre le rêve d'un futur apaisé là-bas en Europe...

Ce jour-là, il quitta sa femme enceinte, toute juste enceinte, avec la promesse de se revoir peut-être. Maintenant que leur premier enfant allait naître, il voulait lui proposer une autre vie que celle qu'ils avaient ensemble près de Van. Il était charpentier, avait grandi dans la modeste ferme de son père. Tous les garçons de la famille avaient fini par quitter le village.

La traversée fut longue et périlleuse et quand le bateau aborda la côte calabraise entre Riace et Roccella Ionica, le capitaine leur a dit de descendre tous.

C'était la nuit. Ils ne savaient pas où ils étaient précisément. Une vieille dame avait peur de descendre, elle ne savait pas nager. Il y avait une grande agitation sur le bateau mais le passeur voulait repartir et vite !

Petit à petit ils ont débarqué. Ils se sont regroupés loin du bord dans une zone marécageuse et ont attendu que le jour se lève. Baram a cherché un point d'eau avec d'autres hommes. Ils n'en ont pas trouvé et se sont rincés avec de l'eau saumâtre.

Au petit jour, ils ont ri de découvrir leurs cheveux blanchis par le sel. Petit à petit ils ont rejoint la route nationale.

Comment ne pas repérer cette longue cohorte humaine sur le bord de

la route...

La police les a appréhendés et conduits à Riace.

Baram aime dire que l'histoire de Riace a commencé avec leur arrivée, c'est sûrement vrai.

Le village avait de nombreuses maisons abandonnées, beaucoup de terres n'étaient plus exploitées. Ils ont été accueillis et installés dans ces maisons au confort rudimentaire.



massif. Ensemble ils se sont organisés et ont travaillé à la restauration des maisons inoccupées. Baram venait donner un coup de main en sortant du boulot.

Et puis les bateaux transportant des réfugiés sur les côtes calabraises ont été plus nombreux, et ce projet de tourisme éco-solidaire est devenu un projet d'accueil des réfugiés.

Ils s'y sont investis tous ensemble, c'était une manière de répondre à l'accueil spontané et généreux que Baram et les autres avaient reçu.

Depuis, vingt années sont passées, Baram est toujours là, il a trois enfants dont deux nés à Riace, il est plus que jamais lié au projet d'accueil du village « Città Futura » (« la cité du futur »), il y travaille régulièrement.

Il connaît tout le monde au village et beaucoup des familles kurdes arrivées avec lui se sont installées aux alentours. Il a la nostalgie de son pays, de ses parents très âgés à présent mais il sait au fond que sa vie est ici désormais.

« Quand je suis arrivé, j'étais très volontaire, je vivais au jour le jour sans regarder en arrière », en vieillissant il ne peut s'empêcher de plonger dans ses souvenirs. « Les enfants ne connaîtront pas ces tiraillements, ils ont leur avenir ici, toute leur histoire a commencé ici... »

CATHERINE CATELLA,
RÉALISATRICE DE « UN PAESE DI CALABRIA »



La cuisine nourrit la mémoire...
La recette sicilienne de Catherine Catella

Pasta con le sarde

Pour 4

Ingrédients:

400 gr de spaghetti (n°7)

400 gr de filets de sardines

un bouquet de fenouil sauvage

50 gr de raisin blanc sec qu'il faudrait laisser tremper dans l'eau tiède.

50 gr de pignons

3 anchois salés

1 dose de safran

huile d'olive

chapelure

Blanchir le fenouil quelques minutes puis retirer et égoutter tout en réservant l'eau pour cuire les pâtes.

Dans une casserole, faire chauffer l'huile, y dissoudre les anchois après les avoir rincés de leur sel, ajouter le raisin, les pignons et le fenouil haché grossièrement. Ajouter le safran, les filets de sardines et faire cuire 5 à 10 min à feu doux. Pendant ce temps cuire les pâtes dans l'eau du fenouil.

Après les avoir égouttées, mélanger avec la préparation fenouil-sardines.

Saupoudrer de chapelure (grillée à l'huile d'olive) comme si c'était du fromage râpé.

Etranger à intégrer

L'assimilation est le modèle d'intégration adopté par la France et qui n'avait pas la cote - et ne l'a toujours pas - comparé au modèle anglo-saxon réputé plus ouvert et tolérant. Car pour s'intégrer en France il faut se calquer sur la norme : ici pas de relais s'appuyant sur la communauté comme marche-pied vers la société d'accueil, il faut se déshabiller pour enfiler les vêtements républicains laïques nationaux. Oh ! Pas le bonnet phrygien ni les pantalons à rayures des sans-culottes, mais fi du particularisme culturel. En un mot, accepter une acculturation sur laquelle il faut se reconstruire. Trouver des repères en dehors de ses origines dont il faut s'écarter, voire les abandonner, s'identifier à des modèles en

les intériorisant, adopter des comportements et des manières de penser qu'il faut adapter à son quotidien, c'est le lot de l'étranger, enfant, ado ou adulte, qui s'offre à lui/elle en arrivant en France. Parcours douloureux, mais qui marche ; ou qui a marché ; pour certains. C'est ce que montre l'exemple de l'immigration portugaise qu'on retrouve dans le livre de Luce Perez-Tejedor (1). C'est encore le parcours en vigueur, objet de débats non clos. Et aujourd'hui toujours les conditions d'une réelle intégration restent insatisfaisantes, qu'il s'agisse d'accès à l'enseignement, au logement, à la santé, à l'emploi... encore discriminants.

YVES PROAL

(1) « Ce sale hasard qu'est la vie », Luce Perez-Tejedor, éd Le Pas d'oiseau. 2017



LES VOIX QUI NOUS PORTENT

Cette voix traverse les mers, franchit les frontières, les vagues et les barbelés.

Elle est partie de Riace en 1931, certainement plus forte, plus tonique mais sans doute plus inquiète. Nous la retrouvons un peu éraillée mais sereine. C'est celle de Rosa-Maria et elle traverse le film réalisé par Shu Aiello et Catherine Catella, film qui raconte l'histoire de ce village de Calabre, Riace.

Ce n'est pas un hasard. Shu est la petite-fille de Rosa-Maria. Les parents de Catherine ont quitté leur Sicile natale. Ce n'est pas un hasard. Rosa-Maria a connu l'exil. Elle respecte l'exil, ce que cela signifie de déchirure, de perte, d'aventure, d'accueil ou de rejet. « *Ceux qui sont restés portent l'exil de ceux qui sont partis.* » nous glisse la réalisatrice. Et c'est vrai de part et d'autre de la Méditerranée.

Caméra à l'épaule, Catherine et Shu ont voulu retrouver leurs racines, le lieu de l'exil de leurs parents et la réponse apportée par ce village, Riace, tout au bout de la botte italienne. Elles en ont fait un film-document, « *Un paese di Calabria* » qui dit beaucoup, bien plus que tous les discours. Leur film leur a ouvert les portes du Musée de l'immigration à Paris, celles du Sénat Italien, mais aussi celle du cinéma de Muret.

C'est là que nous avons pu parler avec la réalisatrice Catherine Catella et accoster sur un continent de solidarité. Toutes les réflexions, toutes les descriptions proviennent de cette rencontre, ô combien féconde.

Dans cette terre du Mezzogiorno, l'exil fait partie de l'histoire. 1931, la vente de leur seul lopin de terre à un grand propriétaire, l'ambiance délétère du fascisme mussolinien, poussent Rosa-Maria à l'exil, retrouver son amour déjà parti, sans pour autant renoncer à ses racines calabraises.

Aussi, alors que son village, mourant de l'exode rural et de l'attraction des métropoles fit le choix de l'accueil, sa petite-fille vient s'enquérir de ce

qu'elle en pensait.

Avec Catherine, son acolyte, elles ont témoigné et le message est sans appel.

On (certes les dirigeants, oui, mais qui est-ce?) a choisi le terme de migrants, permettant sous ce terme générique de noyer (cynisme du vocabulaire) toutes celles et ceux qui ont fui leur destin, misère, violence, guerre ou désastre climatique. Ce terme de migrants est confortable pour les cerveaux sans conscience. Elle déshumanise, globalise, enferme dans un générique et permet de ne pas tenir compte des situations individuelles.

Quel lien entre une femme esclave du Siera Leone et un réfugié venu d'Alep ?

Rien, si ce n'est le cynisme des centres de tri, des hot-spots, ces lieux que l'on construit au plus loin de nos frontières aidés par cette flotte européenne, Frontex, pour rejeter les plus récalcitrants. Et pour les plus endurants, après avoir subi l'épreuve des sévices en Libye ou au Sinaï, les humiliations et le risque de mourir en mer, survient, après ces héroïques épopées, l'angoisse d'être renvoyés par les services juridiques et douaniers. Nous en aurions fait des héros, des tragédies, s'ils avaient vécu il y a mille ou deux mille ans. Héros venus de Perse, d'Asie ou d'Afrique. Ce ne seront pas nos Ulysse ou nos Icare, dans ce nouveau monde où l'étranger doit être repoussé.

Ce bateau, ils ne l'ont pas repoussé quand il a abordé près de leur village. 300 Kurdes fuyant l'Irak accostaient et ils leur ont proposé une halte, un repos, un logis. Il y avait la place. Tant d'entre eux étaient partis auparavant.

Baram est resté. Le village avait besoin d'un

charpentier. C'était son métier là-bas. Ce sera son métier ici.

Car à Riace, on n'est pas un migrant. On est une personne, avec un nom, une histoire, un parcours, des compétences. Mais on y respecte aussi la pudeur du silence sur les conditions de la traversée.

C'est ainsi que ce village est devenu terre d'accueil, de passage pour beaucoup, de vie pour certains. Et le centre du village a repris des couleurs. Le village n'avait rien à y perdre, bien au contraire tout à gagner.

Il n'y avait plus que 600 habitants au village.



C'est aujourd'hui une bourgade de 2000. Le centre historique est rénové. Sur la place, à la terrasse du café, les vieux du village et « *li maroccini* » se côtoient, parlent, jouent et rient ensemble. Car l'étranger venu d'ailleurs est accueilli totalement sans

qu'on ne lui ôte son histoire. « *Il est des nôtres, venu d'ailleurs* ». Au village, on apprend à tous ces arrivants l'italien, manière de mieux partager, pas de les assimiler.

Riace a fait des émules. D'autres villages ont suivi, En Calabre, à Canini, dans une dizaine d'autres villages. L'économie locale s'est développée. On y a même fondé une monnaie, avec laquelle, on paie les commerçants, les paysans, les services locaux afin que cette « croissance » permette le développement de ces villages.

Et puis, permettre à tous de vivre dignement, c'est éviter leur exploitation dans de grandes propriétés, parqués, éloignés de tous, réduits à une nouvelle misère, par la N'drangheta, la mafia locale de Calabre. Le maire l'assume, dénonçant les pressions qu'il a subies. Mais Riace et son maire

ont tenu bon.

Les jeunes du village ont fondé « *Citta Futura Giuseppe Puglisi* », une association qui a pour objet d'accueillir des immigrés étrangers tout en les impliquant à la vie locale, au travail ou à l'école, de remettre le village dépeuplé sur la voie du développement en favorisant l'activité économique et touristique. Ils voulaient aussi inscrire le village dans une démarche de valorisation des activités traditionnelles locales mais aussi de celles des étrangers accueillis et enfin valoriser les valeurs locales d'hospitalité, construire un lieu de vie commun entre les habitants locaux et les réfugiés et migrants étrangers. Ils ont nommé leur « *Città Futura*, Giuseppe Puglisi ». C'était un prêtre de Palerme assassiné par la mafia.

L'exemple de Riace continue à faire tache d'huile. Le « *Basilicate* », une région proche, a repris la démarche de Citta Futura au niveau régional.

Un réseau de communes solidaires, Recosol s'est constitué. Rete di Comuni Solidari regroupe aujourd'hui plus de 260 communes et 5 millions d'habitants.

Le Sénat Italien a reçu Shu et Catherine qui y ont présenté leur film.

Juste un petit rappel : en Italie les étrangers ont le droit de vote local, dès qu'ils ont leurs cartes de séjour... Riace en sort grandi !!!!

Et la voix de Catherine, répondant à Rosa-Maria a repris a cappella un chant révolutionnaire dans la salle de cinéma de Muret...

« *E le genti, che passeranno
E diranno, oh que bel fior.
E questo è il fiore del partigiano
O bella Ciao, O bella Ciao
E questo è il fiore del partigiano
Morto per la libertà.* »

FRANÇOIS SIMON

Sutera : un ascenseur pour les réfugiés

On comment cette petite ville italienne a ouvert ses maisons aux réfugiés.

Une localité de 1 500 habitants dans les montagnes du centre de la Sicile donne au monde une leçon sur la façon d'accueillir les réfugiés. Voici pourquoi.

Isolée, pauvre et avec une population âgée et en diminution, Sutera devrait ne pas être un lieu idéal pour accueillir des migrants. Mais c'est l'un des nombreux endroits en Italie où les habitants ont ouvert leurs portes à quelques-uns des milliers de réfugiés qui continuent de s'échouer sur les plages du pays.

Dans des pays comme l'Allemagne et la Suède, s'occuper des réfugiés a été principalement la fonction de l'État. L'Italie a également construit des dizaines de centres d'accueil pour gérer l'afflux. Mais beaucoup d'Italiens ont offert aux demandeurs d'asile un accueil beaucoup plus personnel. Le programme de réfugiés de Sutera est maintenant observé comme preuve que l'intégration peut fonctionner même dans les endroits les plus reculés.

Marqué par le tragique naufrage de Lampedusa en octobre 2013, où 366 migrants sont morts, le maire de centre gauche, Giuseppe Grizzanti, décide d'ouvrir les portes de la ville aux réfugiés.

Aujourd'hui, Sutera abrite 34 réfugiés du Moyen-Orient et d'Afrique, dont un certain nombre d'enfants. Ils vivent tous au sein des familles.

Grizzanti compare leur expérience à celle des Italiens arrivant sur Ellis Island à New York il y a plus d'un siècle. Et certains d'entre eux venaient de Sutera... « *Historiquement, la Sicile a toujours été une île d'émigration, mais la crise actuelle des réfugiés a fait que nous avons transformé notre ville en centre d'accueil des immigrants.* »

Contrairement aux autres villes italiennes où les migrants sont placés dans des bâtiments vacants aux alentours des villes et laissés livrés à eux-mêmes, à Sutera, chaque réfugié est confié à une famille chargée de l'aider à s'intégrer.

Trois règles strictes sont à respecter : pas d'alcool à la maison, respect total pour la vie privée et la propreté et peut-être, surtout, des cours obligatoires d'italien.

Les cours sont organisés toutes les deux semaines dans les deux écoles de Sutera. Les adultes et les enfants ont des cours distincts. Les cours sont donnés par des bénévoles comme Mario Tona, un enseignant à la retraite qui donne son temps libre et son savoir-faire pour s'assurer que les réfugiés soient le mieux armés possible pour vivre en Italie.

Sutera est l'un des nombreux endroits en Italie-

la plupart dans le sud pauvre - où les habitants ont été manifestement hospitaliers pour les réfugiés.

Mais les migrants peuvent-ils finalement participer au repeuplement de Sutera ?

« *Pas du tout* », dit Grizzanti. « *Je ne pense pas que nous allons en accueillir plus car nous ne serions plus en capacité de les accueillir. Par contre, la ville voisine de Milena vient d'accueillir 25 réfugiés suivant notre exemple. La réalité économique de la vie dans la ville signifie que la plupart des réfugiés ne trouveront une maison qu'à court terme ici. Il faut environ deux ans pour que leurs demandes d'asile soient traitées* » ajoute-t-il. « *Ensuite, je m'attends à ce qu'ils aillent dans une ville comme Milan ou Turin pour trouver du travail comme la plupart de nos jeunes ont été forcés de faire. Mais ce projet ne concerne plus Sutera, c'est un projet humanitaire.* »

Pourtant, la ville peut aussi tirer des avantages de l'arrivée des réfugiés. Leur accueil génère une aide financière de l'état de l'ordre de 260 000 € par an. Cet argent contribue à développer l'économie locale. Six habitants de Sutera travaillent à plein temps pour gérer le projet d'accueil et s'occuper des besoins des réfugiés.

Une de ces personnes est Mariella Cirami, âgée de 28 ans. « *J'ai une nouvelle fenêtre ouverte sur le monde chaque jour* », déclare-t-elle à La Stampa, tout en soulignant la façon dont le projet avait changé l'atmosphère de la ville. « *Les quelques enfants de la ville jouent maintenant dans les rues avec les réfugiés.* »

En août dernier, la ville a même célébré une « fête de l'hospitalité » au cours de laquelle les échanges se faisaient aux yeux de tous : partage de nourriture, de musique et de danses tradition-

nelles avec le reste du village.

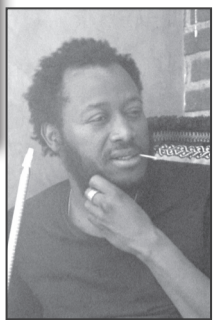
Mais malgré le caractère très positif de l'expérience jusqu'à présent, Grizzanti admet que beaucoup d'habitants avaient de fortes réserves sur le projet à son début. « *Au départ, il a perturbé beaucoup de gens en particulier chez les anciens.* Mais les tensions se sont rapidement effacées. Comme symbole d'intégration, Chris Richy, réfugié arrivé récemment du Nigeria, a joué le rôle d'un roi mage dans la crèche vivante, un événement local réputé qui attire 15 000 visiteurs tous les ans à Noël. « *Ici, les gens sont bons, il n'y a pas de racisme. Quand je trouverais un travail en tant qu'électricien, je saurai leur rendre tout ce qu'ils ont fait pour moi* » confie Richy à La Stampa.

« *Le seul problème de cette ville, c'est qu'elle est isolée.* » Effectivement, la ville la plus proche de Sutera est Caltanissetta à une heure et demi de trajet en bus, sur des routes de montagne desséchées et sinueuses bordées de cactus.

Auparavant, la ville escarpée de Sutera, s'était rendue célèbre par la construction d'un ascenseur avec les aides de l'Union européenne. L'ascenseur a été fini en 2012, mais n'a jamais été utilisé car son coût de fonctionnement était trop élevé pour que la petite ville puisse faire monter et descendre ses habitants ! Ils continuent depuis à marcher !

Maintenant, Sutera se fait connaître pour ses efforts humanitaires exceptionnels lors de la plus grande crise de réfugiés depuis la Seconde Guerre mondiale.

PHILIPPE SAMSON



Les jours or et noir d'Ibro



C'est le printemps à Toulouse. Nous rencontrons Ibrahim Bah, comédien, dans un café proche de Garonne...

La garde républicaine du Président Lansana Conté surgit en plein spectacle au Centre culturel franco-guinéen de Conakry. Elle arrête « Ibro » en pleine représentation et le jette en prison. Pas de jugement. Nous sommes en 2007. Contesté, le Président Conté avait signé un décret en février, proclamant l'état de siège. Non seulement le décret donnait des pouvoirs importants à l'armée, mais aussi il interdisait toutes manifestations et rassemblements publics, et il imposait un couvre-feu de vingt heures par jour. Il autorisait aussi l'armée à détenir ou à mettre aux arrêts toute personne considérée comme présentant un danger pour la sécurité publique, à effectuer des perquisitions dans des propriétés privées à la recherche d'armes et à contrôler sans mandat tous les moyens de communication et à exercer des restrictions draconiennes sur les médias. « Je savais que je prenais un risque avec ce spectacle, mais je l'assumais, mais la chance que j'ai eu, c'est que je jouais au Centre culturel franco-guinéen. Il y avait des témoins... »

Il faut dire qu'Ibrahim Bah, connu en Guinée sous le nom d'« Ibro » qu'il tient de son enfance, joue ce jour-là un spectacle qui s'intitule « Mourir au pouvoir », s'attachant à dénoncer tous les pouvoirs et tous ceux qui s'y accrochent jusqu'à en mourir. « Je ne parlais pas que de mon Président mais de toute l'Afrique, du pouvoir en général; pas seulement politique mais même celui exercé au sein d'une société. Ils pensent que quand ils sont présidents, c'est à vie ». Dans le contexte d'un pays où le chef de l'état ne lâche pas un pouce de pouvoir, malgré la grève générale, malgré des centaines de milliers de manifestants dans les rues, la parole d'un comédien, expression

de liberté, agitateur de réflexion et d'idées ne peut être tolérée par ce même pouvoir. « Ibro » endurera trois semaines de prison dans des conditions d'une violence extrême dont il ne souhaitera pas rouvrir les plaies en en parlant... « Ça a été violent. En Afrique, le matin, tu ne bois pas ton café au lait avec des croissants ». Dans la rue, près de deux cent morts, plus d'un millier de blessés...

Sa libération est en fait « un deal entre le Président et l'Ambassade de France : libération, mais expulsion ». Le voilà devoir quitter son pays où le comédien se promettait de dédier sa vie au spectacle encore et toujours et à la création... Ce fut une autre histoire. En effet, l'histoire s'écrivit tôt...

Né en 1972 à Fria, proche des mines de bauxite, « Ibro » grandit dans une famille dont le père cuisinier avait toujours quelque chose à mettre dans la marmite.

L'étincelle – celle qui vous fait brûler les planches – qui couvait en lui sans vraiment le savoir s'allume un jour à Fria quand la réalisatrice française, née en Guinée, Françoise Ebrard, en repérage pour scénariser la propre histoire de son jeune frère avec son ami guinéen, le rencontre. Elle tombe sur « Ibro » alors qu'elle mange avec l'équipe du film dans le restaurant de son père. Elle tient là son jeune héros noir qui jouera cette amitié née entre un jeune blanc et un jeune noir dans l'Afrique post indépendante. Le

film est tourné. Et « Quelque part vers Conakry » obtient en 1992 une récompense suprême : Caméra d'Or à Cannes. De Fria à Cannes ! Une consécration. Les paillettes de Cannes font vibrer « Ibro ». Il rêve de cinéma... Le retour en Guinée, à Fria, n'en fut que plus cruel, un peu abandonné, dit-il, par le milieu.

Le comédien, pourtant, ne demande qu'à s'exprimer. Ce n'est pas à Fria qu'il peut vivre sa passion. C'est seulement à Conakry que peut se concrétiser un avenir d'acteur. Il y arrive, en 1993, à vingt et un ans, et débute alors au théâtre en retrouvant deux comédiens du Théâtre National qui avaient tourné dans le film. Il suit des répétitions, décroche des petits rôles et à force de persévérance – formation, accompagnement – finit par convaincre pour des rôles importants. Il intègre alors la troupe du Théâtre National pour plusieurs créations. Mais le carcan de productions et de créations « officielles » ne sont pas compatibles avec le désir de créer. En 2003, il quitte la troupe nationale « j'avais compris que le Théâtre National était une manipulation de la République » en opposition à la « culture officielle » et crée sa propre compagnie décidant de s'affranchir de toute forme de censure ou d'autocensure. Sa première création est « L'Afrique en morceaux », lecture d'un texte de l'auteur guinéen Williams Sassine : « L'histoire d'un intellectuel quittant son pays à cause de la dictature, navigant d'un pays à l'autre, en Afrique; une série de petites histoires racontant son exil ». Comme le signe de l'exil qui allait être plus tard celui d'« Ibro ».

Entre 2002 et 2009 s'enchaînent alors des tournées en Afrique de l'ouest, au Maroc, en Algérie... Mais aussi des séjours fréquents en France.

« Quand tu pars en Europe, c'est toi la ressource. La famille compte sur toi ».

A Conakry, il travaille aussi avec des ONG (notamment le PNUD, Programme des Nations Unies pour le Développement) et l'Ambassade de France. Un spectacle sous l'égide du PNUD « Sous le fromager » est un sup-

port pour apprendre la langue française aux jeunes guinéens. Des radios sont installées dans toutes les écoles. Sa voix pénètre chaque école du pays.

Mais ce soir de 2007 où les bérets rouges de la garde républicaine l'arrêtèrent, ce fut le tournant. Ou plus précisément le « deal » qui impose l'exil forcé, l'expulsion « organisée » par l'Ambassade française obtenant sa libération grâce à des pressions directes de l'Ambassadeur. Après sa libération de prison, Ibro se fait discret, se fait oublier, attendant son départ. Il est finalement prévu le 25 septembre 2009 mais « Ibro » demande de juste le repousser pour pouvoir participer à la « marche du peuple pour la démocratie » qui a lieu trois jours plus tard, le 28 septembre. « C'est une date symbolique : le 28 septembre 1958, Sekou Touré dit non à De Gaulle, nous voulons notre indépendance. Je tenais à participer à la marche, j'étais un jeune pionnier de la jeunesse de Conakry par les émissions de radio. Il fallait dire stop à la dictature, demander que les militaires rendent le pouvoir, que des élections soient organisées et qu'un civil soit élu... » Des milliers de Guinéens demandent au chef de la junte, Moussa Dadis Camara, de ne pas se représenter et donc de respecter sa parole. Le rassemblement populaire tourne au massacre. L'armée ouvre le feu dans un stade où la foule est prise dans une souricière : des centaines de morts, des viols, des disparus...

Plus d'atermoiements avec l'Ambassade qui le met dans un avion après ces événements. Il arrive à Paris accueilli par ses connaissances et obtient un visa de 3 mois. L'espoir de peut-être repartir est bien là... mais rien ne bouge. Ni ici ni à Conakry.

Un an et demi plus tard, Ibrahim obtient le statut de réfugié politique et peut alors travailler sans problème. Réactivant ses contacts culturels, il travaille à Toulouse soutenu par le Théâtre du Grand-Rond qui l'aide de façon très concrète. Il y joue notamment... « L'Afrique en morceaux ». Des projets sont aussi mis en place en direction du jeune public.

Une rencontre déterminante intervient ensuite à Toulouse avec François Fehner et l'AGIT, une compagnie de théâtre itinérant. Il joue « Boucherie de l'espérance » de Kateb Yacine, mais l'Afrique ne le lâchera pas... avec « Sankara – Mitterrand » sur la France-Afrique.

Et c'est en 2016 avec Léa Fehner, fille de François, qu'il revient vers le cinéma pour le film remarqué « les Ogres », sorte d'autoportrait d'une compagnie de théâtre itinérant.

Le cœur toujours partagé entre France et Guinée, « la France m'a ouvert la porte et je suis entré par une grande porte », il laisse toutefois poindre un doute, une amertume : « ce que je fais ici aurait plus de sens dans mon pays. Voilà huit ans que je suis parti. Les réseaux ont changé. Si je repars un jour, c'est pour un projet. Il faut refaire sa vie. Des liens se sont rompus... Mais ce n'est pas pour repartir comme touriste. »

« Et puis ici je suis et restera noir : ici, c'est difficile de jouer Marivaux ! »

Aujourd'hui, il prépare un spectacle : « Jour Noir », spectacle sur sa vie, son histoire, de Fria à Cannes, de Conakry à Toulouse. « Le choix d'un métier, comment j'y suis rentré, pourquoi je suis là... Sur des images qui aujourd'hui encore me hantent. » Mais la douleur est toujours là, palpable. Revenant à la partie écrite du texte de son spectacle portant sur son arrestation, Ibrahim lâche : « Cette partie de texte, seulement écrite par un copain sous la dictée, sans pouvoir le faire, je la connais, je l'ai mémorisée mais je peux seulement la jouer, je n'arrive toujours pas à la lire. »

Il est alors l'heure pour lui de traverser la Garonne pour aller répéter l'histoire de la vie d'un intermittent du spectacle de Conakry à Toulouse.

PHILIPPE SAMSON



La cuisine nourrit la mémoire...
La recette guinéenne D'Ibrahim

Wouré Burakhè (recette de feuilles de patates douces)

Nombre de personnes : 4. Temps de préparation : 20 min Temps de cuisson : 50 min

Ingrédients:

500 g de feuilles de patates douces, lavées et finement hachées
400 g de viande coupée en cubes
1 poisson frais, vivaneau ou tilapia
4 gombos frais, coupés finement
200 ml d'huile de palme
1 gros oignon haché
1 cube de bouillon ou du Maggi cube
1 bouquet d'oignon vert, finement coupé
Sel
1 poisson fumé, facultatif
1 cuillère à soupe d'écrevisses pilées
3 tasses d'eau

Préparation de la sauce feuilles de patates:

1 – Dans une marmite ajoutez la viande, le poisson et 1 tasse d'eau. Faire bouillir pendant 10 minutes ou jusqu'à ce que le poisson soit cuit.
2 – Retirer le poisson et le réserver. Ajouter les feuilles de patate avec le reste d'eau.
3 – Ajouter l'huile de palme, l'oignon, l'oignon vert, le cube de bouillon et laisser cuire pendant 10 minutes.
4 – Retirer les os du poisson frais et si vous ajoutez le poisson fumé le laver et le couper en morceaux.
5 – Dans la marmite, ajouter les poissons, les écrevisses et laisser mijoter pendant 10 minutes.
6 – Incorporer les gombos et faire cuire pendant 20 minutes ou jusqu'à ce que vous puissiez voir l'huile sur le dessus. Incorporer le sel et le piment à votre goût.
Server la sauce avec du riz ou du FouFou
Pour bien réussir cette sauce : bien laver les feuilles de patate et les couper aussi petit que possible.



A Toulouse, des étudiants solidaires...

RETSE31



Suite au démantèlement de Calais, nous nous sommes mobilisés pour créer le Réseau des Etudiants Toulousains en Soutien aux Exilés et Réfugiés, faisant réponse à une volonté citoyenne de pouvoir agir et venir en aide à cette population.

Notre but principal est d'éviter l'isolement social dans lequel sont placés les réfugiés. De par la localisation des Centres d'Accueil et d'Orientation (CAO), la plupart vivent en périphérie de Toulouse et l'accès au centre ville est souvent long en transport en commun, et ne les encouragent pas à sortir régulièrement.

Notre association a quatre pôles d'actions : les cours de français (donnés hebdomadairement dans les différents CAO), les activités culturelles et sportives (visite des musées de Toulouse, visite de la ville, activité musique, cours de salsa, swing, tournoi de foot, trail solidaire en Ariège,

etc), les collectes (tickets de métro, habits, alimentation, etc), et la sensibilisation (conférence en partenariat avec Médecins Sans Frontière, café débat, projection de film, etc).

Nous agissons chaque semaine pour leur permettre de sortir de la routine quotidienne, de ce moment d'attente de régularisation souvent long et difficile psychologiquement, en proposant différentes activités accompagnées de bénévoles, ou bien de repas partagés, en somme des moments de vie.

Des moments de vie qui sont permis grâce à une volonté commune de partager, d'apprendre de l'autre et de s'autoriser à communiquer nos émotions. Dans une optique de vouloir aider, et pour permettre aux réfugiés de pouvoir s'inscrire dans la ville autant que dans le lien avec la population toulousaine, nous avons très vite mis en place des actions. Mais au-delà de celles-ci, nous réalisons que le lien est bel et bien présent : les exilés autant que les bénévoles s'ouvrent et s'autorisent à

s'ouvrir à l'Autre. A ce jour nous avons créé, tous ensemble, un réel échange. Ce n'est plus uniquement nous qui venons proposer une activité, mais eux le font à leur tour. Nous partageons un cours de danse ou un repas français, ils nous apprennent les danses afghanes et nous font un repas soudanais. Nous sommes arrivés en quelques mois à créer un espace qui nous est propre, influencés par notre multitude culturelle particulière et surtout possible grâce à une authenticité du lien de confiance. Nous tentons de les aider à rendre leur vie un peu moins « moche », et ils nous aident à rendre la nôtre plus simple. Avec leurs valeurs de respect, de partage, d'authenticité, ils nous amènent avec simplicité leur chaleur humaine. Et cela fait un bien fou...

Nous cherchons également dans nos actions à rendre la question de la migration humaine, à mettre des visages et des récits de vie derrière ce que les médias appellent « migrants », « flux migratoire ». Nous voulons témoigner de leur

humanité, de leur authenticité, de leur histoire.

Nous voulons montrer que ce sont des hommes, des femmes, des enfants, qui portent un nom et un parcours de vie unique, loin des stéréotypes que nous pouvons voir régulièrement. Nous voulons permettre à la population française de les rencontrer, de nous rencontrer, et de faire bouger les représentations sur la migration.

Cette association est un combat pour accueillir les réfugiés avec humanité, pour pouvoir agir de notre place de citoyen et d'étudiant, mais par-dessus tout c'est des rencontres et des moments qui vont marquer les vies de chacun d'entre nous.

Contacts: <https://retser31.com/>
RETSE31@gmail.com
<https://www.facebook.com/RETSE31/>

 **MATHILDE VIÉ**
RESPONSABLE DU RETSE31

ADNAN EST PHARMACIEN

Il relate les événements passés avec une précision étonnante. Les heures, le temps des trajets, la météo... Toutes les variables sont réunies pour rédiger une odyssée rondement menée. « C'est mon histoire, après tout », sourit-il.

Adnan (1) est pharmacien depuis 2007, dans la vieille ville de Damas. Avec sa femme, et ses trois enfants, il vit dans la banlieue de la capitale syrienne. La nuit, il officie comme manager de voituriers dans un centre commercial, histoire d'arrondir les fins de mois. Puis arrive la guerre civile, en mars 2011. Damas, tout comme la route qui mène Adnan chez lui, sont prises entre deux feux. Ceux de l'Armée syrienne libre (ASL), et des forces pro-gouvernementales. Plus question de rentrer chez lui en semaine, « les chiens dévoraient les cadavres sur le bord du chemin ». Ses nuits, il les passe dans son échoppe du centre ville, « je ne rentrais que le week-end, du vendredi matin, au dimanche matin », précise-t-il.

Puis, le 1^{er} octobre 2014, les forces pro-gouvernementales l'emmènent. Son crime ? Avoir fourni des médicaments en douce aux populations victimes d'un massacre par les milices pro-Assad en 2012, à Daraya, ville de la banlieue sud de Damas et fief de la résistance. Quatre mois et demi plus tard, il est libéré sous caution. De retour chez lui, il n'en sortira plus pendant 7 mois : « Lorsque j'allais me coucher, les souvenirs de ma période en prison me revenaient, me hantaient ».

De réflexion en discussion avec sa famille, il prend une décision le 11 septembre 2015. Il rejoindra ses frères partis un an plus tôt à Manchester, en Angleterre.

Un mois de voyage

Adnan franchit la frontière libanaise ce même 11 septembre. Le lendemain, il embarque à Tripoli, ville du Nord du Liban, pour Mersin, en Turquie, où il reste cinq jours. Le temps de trouver un passeur qui lui propose de rejoindre les côtes européennes pour 1200\$.

« C'était un bateau minuscule. Nous étions au minimum 45, 50 dessus, et maximum... Je ne saurais le dire. A son bord, hommes, femmes et enfants étaient terrifiés, pendant les 1 h 30 de traversée. » Il passe sa première nuit européenne dans la rue, sur l'île de Mytilène, avant de rejoindre un camp où il récupère une carte de séjour sur le sol européen. De là, Adnan embarque sur un bateau qui le mène à Athènes : « Onze heures de voyage. Mais ce qui m'a le plus marqué lors de ce trajet, ce sont les sanglots des enfants, traumatisés par la barque sur laquelle ils étaient montés en Turquie, alors que ce sur ce bateau, ils étaient en sécurité. » Depuis la capitale grecque, tout va très vite. Un bus jusqu'en Macédoine, un train au départ de la Serbie, la Croatie, la Hongrie, l'Autriche et une nuit au devant de la frontière alle-

mande. Après une fouille au corps, il l'a franchie, et est envoyé dans le camp de Mannheim où il demeure 3 jours. Mais, déterminé à rejoindre les côtes anglaises, il prend un aller simple pour Strasbourg et arrive sur le territoire français le 1^{er} octobre. Un nouveau train le mène à Paris, où il passe la nuit devant la Gare du Nord, afin de sauter dans le premier train en partance pour Calais, à 5 heures du matin.

tion de centres d'accueil provisoires dans le campement. Dans le bidonville, chacun est traité au même tarif, qu'importe la nationalité, qu'importe le statut social d'origine. Cinq mois durant lesquels il essaie inlassablement de rejoindre Manchester. A passer des nuits, collé aux rails de train en direction de Londres, pour pouvoir le prendre au vol. Il y voit certains de ses comparses perdre la vie en tentant leur chance. Le temps passe, les tentatives et les risques sont vains, et les affrontements avec les forces de l'ordre hebdomadaires. « Je me souviens d'une discussion avec un C.R.S. Il m'a demandé de bien vouloir retourner dans la Jungle. Fatigué, je lui ai répondu que je n'étais pas un singe pour vivre dans une jungle. Que j'avais des enfants, une femme, et un travail, tout comme lui. Il a esquissé un sourire, puis m'a laissé passer... »

En février, Adnan craque. Epuisé, et malade, « le froid me rongait les genoux et ma femme me demandait d'arrêter depuis la Syrie », il se tourne vers l'une de ses connaissances à Toulouse. Cet ami vit dans la ville rose, avec sa famille. Il lui demande comment est la météo, comment est la vie là-bas... Sans le sou, son ami lui réserve un billet de bus qu'il lui envoie sur l'application WhatsApp. Le jour de son départ fut le jour du démantèlement de la zone sud du camp par les autorités :



« Calais, c'est totalement différent »

Son périple, il l'a financé grâce à ses économies et des dons de sa famille. Mais une fois arrivé dans la « Jungle », Adnan est fauché. Les problèmes commencent. « Lorsque j'ai vu le camp pour la première fois... cela a été un choc. Comme si quelqu'un me tirait dessus. Le minimum vital n'existe pas là-bas. L'attente pour la douche, l'attente pour manger... C'est simple, à Calais, dès qu'il y a une queue, tu la suis, sans savoir pourquoi. » Durant ces 5 mois à Calais, il trouve une aide dans l'association La Vie active, organisation d'intérêt public financée à hauteur de 18 millions d'euros par l'Etat français et l'Union européenne pour la construc-



Le 29 février.

Un nouveau départ

Il pose le premier pied à Toulouse le 1^{er} mars, à 6 h 30. Hébergé à Saint-Michel jusqu'au 25 mai, il trouve refuge chez les bénévoles de l'association Syrie Solidarité, association toulousaine qui soutient les populations civiles en Syrie et les associations qui luttent pour la liberté, la démocratie et le respect des droits humains dans leur pays. Le 10 mars, il formule sa demande d'asile à l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (OFPRA), qu'il envoie en français le 21. Selon Flor Tercero, avocate et présidente de l'Association de Défense des Droits des Etrangers (ADDE), seulement 25% de ces demandes sont validées.

Dans l'expectative, les procédures prenant 6 mois en moyenne, Adnan a commencé à apprendre le français aux côtés de l'association Le Croissant Fertile. Plein d'espoir, il n'attend qu'une chose : obtenir le droit d'asile afin de faire venir ses 3 enfants et sa femme, qu'il n'a pas vu depuis maintenant plus d'un an.

 **PAUL LORGERIE**

(1) Son nom a été modifié à sa demande



De nombreux films (certains documentaires) ont montré avec force la détresse des réfugiés dans leur fuite, leurs difficultés, l'hostilité à leur arrivée mais aussi de belles histoires de solidarités au bout du compte. Très courte sélection :

***Welcome** (2009) de Philippe Lioret (France). Bilal, 17 ans, arrivé de son Kurdistan irakien à Calais s'imagine que rallier l'Angleterre sera facile. Puisqu'il ne peut payer des passeurs pour y aller en camion, il décide d'apprendre à nager pour traverser la Manche. A la piscine, il rencontre un maître-nageur (Vincent Lindon) qui l'aidera...

***Frozen river** (2009) de Courtney Hunt (Etats-Unis). Dans la vallée gelée du Saint-Laurent, au

nord de l'Etat de New York, deux femmes désespérées se lancent dans le trafic d'immigrants clandestins. Misère des migrants et des passeurs et le rêve américain qui se brise...

***La pirogue** (2012) de Moussa Touré (Sénégal). Un village proche de Dakar. De nombreuses pirogues partent à destination des Canaries, malgré des traversées souvent meurtrières. On propose à Baye Laye de guider une pirogue de

trente migrants vers l'Espagne. Capitaine d'une pirogue de pêche, il connaît bien la mer et ses risques, mais ne souhaite pas partir. Il finit par quitter le village et prendre la mer. Aucun ne sait ce qui l'attend...

***La petite Venise** (2012) d'Andrea Segre (Italie). Sur une île de la lagune vénitienne, un pêcheur fait la connaissance d'une jeune chinoise immigrée. Une douce amitié (suite page 10)



RIRES, CAFOUILLAGES ET HUMILITÉ : NOTRE APRÈS-MIDI SALSA

Retour sur un samedi où nous organisons en partenariat avec une école de danse toulousaine, le TRAC, une après-midi autour de la salsa grâce à un cours d'initiation. Compte-rendu...

L'idée de la salsa est venue d'Elsa, une bénévole qui donne des cours de français sur le CAO (1). Etant elle-même danseuse, elle a eu envie de partager sa passion avec les réfugiés et leur permettre de découvrir une culture autre, n'étant pas propre à la France. Les origines musicales de la salsa viennent de Cuba, dans les années 40, mais son lieu de naissance à proprement parlé est le quartier espagnol de New York ! C'est une jolie interculture à elle entière. Elle mélange sonorités cubaines, danses influencées par le style espagnol mais nées sur le territoire américain... Alors pourquoi pas l'interculturaliser encore plus, en permettant à des Soudanais, Afghans, Tunisiens, Françaises, Marocaines, de la danser ensemble ? Et bien c'est ce que nous avons fait !

Quand nous sommes arrivés au CAO des Pradettes où vivent une vingtaine de réfugiés de multiples nationalités, peu d'entre eux se trouvaient au point de rendez-vous. Nous avons vite compris que les autres

mettaient un peu plus de temps que prévu à se préparer... Quand ils nous ont rejoint, ils avaient enfilés de beaux pantalons, une chemise et même une veste noire pour certains, ayant pris le temps de soigner leur apparence.

Sur le chemin pour se rendre à la salle de danse, qui fut un peu long (bus, métro, tram), nous avons beaucoup échangé avec plusieurs d'entre eux, en prenant plaisir à passer un peu dans tous les petits groupes pour les sonder sur la danse, leur semaine, le français... Et les motiver pour danser aussi. Certains disaient alors qu'ils ne venaient que pour regarder, qu'ils ne savaient pas danser, etc. L'occasion de conclure avec un groupe de Soudanais que la prochaine fois ils devraient nous apprendre des danses soudanaises ! Proposition à laquelle ils ont dit oui sans hésiter, et qui les a fait beaucoup rire !

Arrivés à la salle, toutes les bénévoles étaient là. Nous sentions

certains réfugiés un peu gênés et impressionnés par toutes ces filles et par la salle de danse. Quand le cours a commencé, la gêne est très

quait les consignes.

Les Afghans paraissaient moins à leur aise, ce n'était pas si évident de répéter des pas à gauche, à droite, à gauche... Tout en essayant de rester naturel à quelques centimètres d'une femme. Mais ce léger embarras nous a permis aussi de rire, de comprendre les pas ensembles (qui n'étaient pas forcément évident pour nous non plus bénévoles), d'improviser à l'abri du regard du professeur et de laisser notre « swing » naturel revenir. Les binômes changeaient régulièrement, ce qui nous permettait de pouvoir rencontrer, ou rencontrer d'une autre façon les réfugiés. En effet, la salsa nous oblige à faire rentrer l'autre dans notre petite sphère privée, à le voir sous un nouvel angle, à lui permettre de partager nos émotions à l'instant même où nous les avons. Et je pense que tout le monde s'est autorisé à faire cela !

C'est dans cette ambiance chaleureuse que l'on pouvait entendre

des rires presque constamment, où l'on sentait le partage et où la communication était réussie ! A la fin du cours nous avons bu un coup tous ensemble dans la salle. Les réfugiés ont fait plein de photos avec leurs partenaires de danse, de vrais paparazzis ! A la fin de l'après-midi tout le monde était ravi. Les réfugiés nous ont remercié de nombreuses fois et nous ont demandé de le refaire. Ils étaient vraiment contents de ce moment.

C'était un réel moment de partage qui nous a permis de passer au-delà de la barrière de la langue, et de créer des liens tous ensembles autour d'une danse, aussi particulière que belle soit elle, et surtout de pouvoir créer notre propre danse à nous, influencée par cette multitude d'appartenances culturelles qui sont les nôtres. Plus que simplement danser de la salsa, nous avons réalisé une danse à notre image, remplie de joie, de partage, de cafouillage, et surtout d'humilité.



Photo : Rainui Chauvin

vite partie et a laissé place à des rires : nous avons formé des binômes pour apprendre les premiers pas de danse. Durant 1h15 de cours, le prof était très à l'aise et savait les mettre à l'aise ! Carla, une bénévole, était là pour traduire si besoin, elle nous a un peu aidé à certains moments (traduction arabe et anglaise), mais tout fonctionnait très bien juste par les gestes, et avec leur partenaire bénévole qui souvent leur réexpli-

MATHILDE VIÉ

RESPONSABLE DU RETSER 31

(1) Centres d'Accueil d'Orientation

Le choix d'UTOPIA et de l'American Cosmograph

Si vous ne devez en voir qu'un ...

« Adieu Mandalay » de Midi Z - Birmanie - 2017

Ce film vient nous rappeler, à l'occasion de ce numéro consacré à l'exil, que l'essentiel des migrations se font des pays du sud vers les pays du sud... Que l'émigration vers l'Europe est moindre. Vers la France, microscopique à l'échelle planétaire (250 millions de migrants en 2015 sur la planète). En France, le solde migratoire des personnes immigrées est estimé à + 140 000 (chiffre 2013), soit par exemple l'arrivée de 291 spectateurs au Stade de France de 81 000 places...

Au cœur du film, l'histoire de deux jeunes birmanais compagnons de voyage clandestin entre Birmanie et Thaïlande. Certes, le franchissement de la frontière, une simple rivière, n'a rien de comparable au voyage entrepris entre Afrique et Europe par ceux dont il est question dans ce numéro d'Alters Echos... Mais les ressorts sont les mêmes. Lianqing est obsédée par l'idée de trouver un travail et Guo, amoureux transi, se verrait bien

ouvrir à terme une boutique à Bangkok. Clandestinité, recherche de travail, de papiers, racket, passeurs, policiers corrompus, prostitution... Les protagonistes balancent toujours entre espoir et désillusion. Entre le sentiment du retour au pays, en Birmanie ou le rêve d'un eldorado bis après Bangkok : Taïwan. La romance qui sous-tend le film nous offre une fin saisissante...

Ce film, aux allures de documentaire (belles scènes dans l'usine), traite d'un sujet universel : l'immigration et la perte d'identité quand le monde broie, quand l'injustice n'a pas la force d'entraîner la révolte. Qu'on soit Birman en Thaïlande, Afghan ou Erythréen en France, les humiliations et les défis sont les mêmes.

Philippe Samson

*Midi Z, réalisateur de père Chinois et de mère Birmane, né en Birmanie, est exilé à Taïwan.

FLOURY FRÈRES LIBRAIRES

Propositions de lectures

« Mon ami Jim » de Kitty Crowther, Ed. Pastel

Jack, le merle rencontre Jim, la mouette. Jack, merle étranger en pays de mouettes invite alors à la connaissance face à l'ignorance et au rejet de l'autre. > album

« La danse de l'ourse. Ou comment, rêvant d'un monde meilleur Yiannis et Ileana se sont retrouvés dans le ventre d'un bateau » de Patrice Favaro, ill. Thanh Portal, Ed. Oskar

Le titre dit tout...! Qu'il est bon que les enfants imaginent des mondes meilleurs... > roman illustré

« Plus loin que le bec des hirondelles » de Annie Agopian, ill. Magali Bardos, Ed. Le Rouergue

Monsieur d'Issy rêve de l'ailleurs. Madame D'Laba a du quitter son "chez elle". Et parfois le bonheur est juste ici ou là ! > album

« Rage » de Oriane Charpentier, Ed. Gallimard

Face à la guerre, la violence des hommes et l'exil, il existe des rencontres qui sauvent - un horizon apparaît tel un futur possible. > roman ado

« Les yeux verts » de Li Lamarre, ill. Odile Santi, Ed. Courtes et Longues

Neige, jeune chatte blanche aux yeux jaunes parcourt les affres de la vie en quête de liberté et enfin avoir les yeux verts... > album

« Dans la caravana » de Catherine Anne, Ed.



Ecole des loisirs

Un papa qui tente d'embellir l'histoire (ou peut-être même l'Histoire). Des enfants qui rêvent de ne plus avoir à parcourir les routes. Mais la réalité est tout autre... > pièce de théâtre

« Asylum » de Javier de Isusi, Ed. Rackham

Exil cherche asile... L'histoire de terribles parcours d'exil. Le fil rouge est une délicieuse vieille femme espagnole. La fin, surprenante, est de toute beauté ! > BD ado-adulte

CHLOË BÉNÉTEAU

(suite de la page 9)

peu à peu entre ces deux êtres que tout semble séparer. Mais leurs sentiments dérangent deux communautés qui se rejettent : Italiens et Chinois.

***Fuocoammare, par-delà Lampedusa** (2016) doc. de Gianfranco Rosi (Italie). Le quotidien de l'île de Lampedusa. Samuele, fils de marin, 12 ans, va à l'école et joue avec ses amis. Autour de lui, la mer et des milliers de migrants qui cherchent à rejoindre l'île, au péril de leurs vies.

***Mediterranea** (2015) de Jonas Carpignano

(Italie). L'histoire de deux Burkinabais quittant leur pays pour rejoindre l'Italie. Plus que le périple, c'est leur adaptation à ce nouvel environnement qui s'avère difficile. Tourné à Rosarno, en Calabre, lieu des premières émeutes d'immigrés en 2010. De l'hostilité du départ à l'amitié...

***Terraferma** (2012) de Emanuele Crialesi (Italie). En Sicile, une famille de pêcheurs ne peut plus à vivre de la pêche. Ils décident de louer leur maison aux touristes plus nombreux chaque année. Un jour Filippo et son grand père sauvent des eaux

un groupe de clandestins africains malgré l'interdiction des autorités locales. Dilemme : faut-il les dénoncer aux autorités pour la quiétude des touristes ou respecter les valeurs morales de solidarité?

***Le Havre** (2011) d'Aki Kaurismäki (Finlande) raconte l'histoire d'un ancien écrivain devenu cireur de chaussures qui héberge un jeune clandestin poursuivi par la police. Il tend la main à ce jeune africain sans papiers qui rêve de rejoindre sa mère en Angleterre. Un film magnifique. Tout comme son dernier film...

***De l'autre côté de l'espoir** (2017) dans Helsinki où deux destins se croisent. Celui d'un homme qui décide de changer de vie et de travail pour ouvrir un restaurant. Et celui de Khaled, jeune Syrien, arrivé caché dans un cargo. Sa demande d'asile rejetée il décide néanmoins de rester. Rencontre : l'homme à l'abord plutôt austère finit par prendre sous son aile le réfugié.

Et bien sûr, le chef d'œuvre : ***L'émigrant** (1917) de Charlie Chaplin : des émigrants entassés sur un bateau qui vogue vers New-York.

Une croissance démographique incontrôlée

Il y a déjà longtemps que le problème de la croissance démographique au regard des ressources et de l'état de la terre a été posé, sans pour autant remonter à Malthus, à une époque où la question démographique ne se posait pas au regard de l'état de conservation de l'environnement, au début de la révolution industrielle. Mais c'est à partir du début des années 70 avec le fameux rapport du Club de Rome que ce problème a été rendu public par des auteurs comme Paul Ehrlich et ceci en même temps que celui des limites de la croissance (1). Depuis que ces questions essentielles pour l'humanité ont été posées, on peut dire que rien de sérieux n'a été fait pour s'y attaquer, la gravité de la situation de cette dernière a au contraire empiré en vertu d'une logique systémique d'interactions entre des causes économiques, technologiques et démographiques.

Concernant cette dernière, le discours dominant était, durant cette période, plutôt rassurant puisqu'il nous était expliqué que le taux de croissance démographique avait tendance à baisser en raison de l'amélioration du niveau de vie des pays les plus concernés. Il nous était expliqué qu'en fonction de cette amélioration, le nombre des enfants par famille avait tendance à baisser en raison du niveau d'éducation des femmes. Pourtant à l'époque où ce discours progressiste était tenu dans les années 60, il y avait déjà plus de 3 milliards d'habitants sur la planète et aujourd'hui nous en sommes à plus de 7 milliards, la baisse de la mortalité infantile effaçant en partie celle du nombre d'enfants par famille. Or nous sommes aujourd'hui sur la voie des 9 milliards d'habitants, une dynamique démographique intenable au regard non seulement des ressources de la planète mais aussi de la stabilité des sociétés. Quoique difficile à occulter, cette question reste encore maintenant plus ou moins difficile à aborder publiquement sans

provoquer des réactions négatives de la part de certains courants d'opinion « antimalthusiens » estimant que ce n'est pas à nous les riches de demander aux pauvres de limiter leur nombre d'enfants.

Pourtant, il faut bien dire que ce n'est pas la bonne manière de poser la question dans la mesure où justement les pays les plus pauvres de la planète sont ceux qui souffrent le plus de leur démographie galopante ! Cela est particulièrement vrai de la concentration démographique croissante dans les grands centres urbains de ces pays qui ne peut que contribuer à aggraver une insupportable misère. Et puis surtout, la question démographique ne peut être abordée sans la mettre en relation avec la crise écologique globale qui aujourd'hui menace l'ensemble de l'humanité. Sans compter les désordres climatiques en cours et à venir, il faut savoir que l'explosion démographique actuelle est peu compatible avec la dégradation des ressources alimentaires de la planète. Il y a d'abord la question de l'eau qui ne doit pas être abordée du point de vue de l'accès à la ressource comme cela est fait habituellement mais de celui de la surconsommation, en particulier dans les pays les plus riches, étant donné le caractère limité des quantités d'eau potable disponibles sur notre planète. Il y a aussi la question de la superficie des terres cultivables, compte tenu de l'urbanisation des meilleures terres situées souvent à la périphérie des villes, de leur érosion dans certains secteurs géographiques, et des inondations provoquées par des catastrophes naturelles ou celles des vallées fertiles noyées par des mégabarrages hydroélectriques. A cela s'ajoute le pillage des océans par la pêche industrielle qui prend des proportions insupportables en raison de la puissance des armements navals. Or cette pêche est pratiquée par des entreprises au détriment de la pêche artisanale qui fait vivre les populations littorales de

nombreux pays comme en Afrique. Mais le cas le plus scandaleux est celui de la « pêche minotière » pratiquée depuis longtemps par des pays aussi riches que le Danemark. Selon un rapport récent de l'ONG Bloom, ce type de pratique industrielle représenterait 20% du total des captures mondiales, soit 17 millions de tonnes de poissons destinés à être transformés en farine essentiellement pour alimenter les installations d'aquacultures qui tendent à se multiplier en Extrême-Orient, l'alimentation à base de produits végétaux ayant un mauvais impact sur la qualité du poisson vendu. Il s'agit là non seulement du prélèvement d'une ressource indispensable aux populations du Sud mais aussi de celui indispensable à l'alimentation des stocks de poissons sauvages d'une qualité autre que ceux de l'aquaculture.

La croissance démographique incontrôlée apparaît donc complètement incompatible avec l'état de conservation actuel de nos ressources alimentaires sur la planète. Cette question est certes aujourd'hui dans toutes les têtes des personnes responsables comme d'autres paramètres définissant la crise écologique de ce début du XXI^{ème} siècle. On comprend qu'elle inquiète, consciemment ou non, face à l'énormité des problèmes à affronter, mais pas au point de faire l'objet d'une autocensure qui ne peut que contribuer à aggraver une situation dont nous avons du mal à évaluer les conséquences dramatiques. Fermer les yeux pour fuir l'angoisse n'a jamais été la bonne méthode pour affronter le danger.

 Simon Charbonneau

(1) Rapport MEADOWS : Halte à la croissance. Editions Fayard 1972 et Changer ou disparaître : un plan pour la survie. The Ecologist. Editions Fayard 1972.

Boris Johnson et le néocolonialisme respectable

Donald Trump n'a rien inventé. J'ai parfois du mal à comprendre ce qui justifie cette surprise générale eu égard à son élection à la présidence des États-Unis d'Amérique. Parmi les hommes politiques incompétents voire dangereux que cette terre abrite, il n'est guère le pire, tout au plus est-il le plus médiatisé. Il n'a rien inventé, disais-je : ni les provocations, ni les mensonges en direct, ni même ses phrases choquantes ou sa coupe de cheveux. C'est ce que l'on est en droit de penser lorsque l'on se penche sur l'ancien maire de Londres, Boris Johnson, véritable égérie de la presse à scandale. Parmi ses plus belles frasques, il est un extrait d'un entretien accordé à The Spectator en 2002 qui est resté dans les mémoires. Johnson déclarait ceci : « La meilleure chose qui pourrait arriver à l'Afrique serait que les anciennes puissances coloniales, ou leurs citoyens, reviennent une fois de plus dans sa direction, à condition que cette fois, on ne leur demande pas de se sentir coupables. »

Provocation ? Dérapage ? Je n'en crois rien. Je suis en effet convaincu que Boris Johnson croit fermement en ce propos et qu'il n'y voit qu'une manifestation de sa « bienveillance » envers le continent africain. Si la phrase peut apparaître comme choquante, elle s'inscrit en réalité dans

le discours classique conservateur qui consiste à avoir à l'égard des anciennes colonies, sinon du mépris, au moins de la condescendance. Cette condescendance provient de la croyance que l'occident a contribué à l'essor des pays africains, allant jusqu'à leur offrir la structure de l'État moderne. Bien entendu, pour se féliciter de l'impact que les puissances européennes colonisatrices ont eu sur le continent africain, il faut pour cela fermer les yeux sur l'esclavage, sur le pillage des ressources naturelles et sur la déstabilisation des anciens systèmes politiques africains, notamment en découpant à la hache de nouvelles frontières sur tout le continent. Pourtant, Boris Johnson ne semble pas éprouver de culpabilité particulière. Lorsqu'il dit que si les anciennes puissances coloniales se dirigeaient à nouveau vers l'Afrique, il ne faudrait pas cette fois leur demander de se sentir coupable, un reproche est clairement perceptible. Il s'oppose ainsi à la vision de Jean-Paul Sartre sur la colonisation, lequel estimait que chaque habitant de cette Europe gavée de richesse est de près ou de loin un complice des colonisateurs puisque nous profitons toutes et tous de l'exploitation coloniale. C'est ce même Jean-Paul Sartre qui employa pour la première



fois le terme de « néocolonialisme » et c'est à cette pratique que se livre aujourd'hui Boris Johnson.

Le néocolonialisme se décrit comme une politique impérialiste des anciennes puissances coloniales envers leurs anciennes colonies. Le néolibéralisme économique a permis l'essor de cette doctrine, notamment à travers des relais tels que le FMI ou la Banque mondiale. 15 ans après ces propos, 15 ans après avoir qualifié la même année dans un article du Daily Telegraph les noirs de « négrillons », voilà que Boris Johnson est désormais secrétaire d'État des Affaires étrangères et du Commonwealth. Il met en application la doctrine classique conservatrice, en souhaitant

renouer les liens du Royaume-Uni avec le Commonwealth, en proposant notamment à la Gambie de le rejoindre. Mais au fond, Boris Johnson n'est pas le problème. Il n'a pas même l'honneur d'être original. Ce qu'il faut comprendre c'est qu'une grande partie de la classe politique occidentale, et pas seulement conservatrice, fait preuve de cette condescendance envers les anciennes colonies, quand il ne s'agit pas de pures ambitions impérialistes.

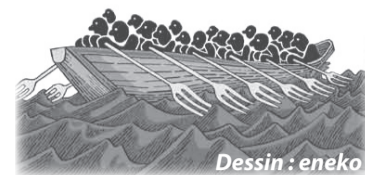
Pour s'en convaincre il suffit de regarder ce qu'il s'est passé dans la sphère politique française lorsqu'Emmanuel Macron fit le choix de qualifier la colonisation de « crime contre l'humanité ». Immédiatement, beaucoup d'hommes politiques se sont insurgés, en particulier chez Les Républicains et le Front National. François Fillon a même estimé que ces propos n'étaient pas dignes d'un chef d'État et il faut bien admettre qu'en termes de dignité, François Fillon sait bien de quoi il parle. Je précise par ailleurs qu'Emmanuel Macron lui-même disait, il n'y a pas si longtemps encore qu'il trouvait des aspects positifs à la colonisation mais le plus savoureux reste la recule de l'En Marche ! dont les responsables ont, à la suite du tollé, invoqué « une erreur de terminologie ». Cette affaire nous

montre d'une part l'incompétence de Macron et sa méconnaissance juridique de ce qu'est un « crime contre l'humanité », car une telle qualification est une invitation à ce qu'un tribunal international se saisisse de la question, et d'autre part elle est un exemple assez sordide d'instrumentalisation de notre passé colonial, non pas au service de la morale mais par pure ambition électorale. Mais avant tout, toute cette affaire et les réactions qu'elle a suscitées, révèle l'héritage intellectuel transmis par nos anciennes puissances coloniales au sein de la sphère politique mais aussi parmi les citoyens qui ne sont pas issus de l'immigration. De l'époque coloniale, il nous reste un certain « racisme respectable » selon l'expression du sociologue Saïd Bouamama. Voilà pourquoi j'émettais l'idée que Boris Johnson ne faisait guère de la provocation quand il s'exprimait à propos de l'Afrique. Il n'est finalement que le relais d'une pensée dominante en occident, de celle qui croit en notre supériorité, de celle qui vante la vertu civilisatrice de notre culture, de celle qui pense que l'Afrique n'est Afrique que parce que l'homme blanc y a un jour posé le pied.

 Corentin Rabier

« Quand les mots perdent leur sens, les hommes perdent leur liberté »

Confucius



Pour ce numéro d'Alters Echos sur les réfugiés, nous ne pouvions que republier ce « Contresens » du n°43. Des mots qui méritent d'être redits inlassablement...

« Migrant »

Journaux, radios, télévisions par leurs journalistes mais aussi hommes politiques, observateurs, chroniqueurs, observateurs de tous poils, philosophes de toutes sortes ont adopté par large consensus tacite le nom de « migrant » pour définir celui qui fuit aujourd'hui son pays et vient buter aux portes de l'Europe. Ceci pour l'immense majorité de ceux qui s'expriment sur la question. Qu'est-ce qu'un « migrant » ? C'est bien sûr celui qui effectue une migration... Mais selon le Larousse, la migration est un « déplacement volontaire d'individus ou de populations d'un pays dans un autre ou d'une région dans une autre, pour des raisons économiques, politiques ou culturelles. » Volontaire... ce qui semble déjà déplacé. La migration sous-entend aussi dans les imaginaires un côté « exotique » avec la migration animale, les oiseaux par exemple, le migrant n'étant alors que de passage – saisonnier – et devant à terme retourner chez lui. La migration peut aussi habiter une part de l'imaginaire plus « folklorique » : on parle bien de la migration des vacanciers au mois d'août... qui se rapprocherait de celle des oiseaux ! Les uns et les autres revenant chez eux à terme par le même chemin. Pourquoi ne parle-t-on pas plutôt de « ré-

fugié » ? Cette « facilité » de langage (« migrant ») n'est pas anodine, fortuite, car si l'emploi de « réfugié » était vulgarisé, il renverrait les Etats européens, les communautés nationales et chacun de nous à des responsabilités autres. Parler de « réfugié » imposerait en effet une autre approche et d'autres obligations d'accueil. En 1951, tirant quelques leçons de la guerre, était signée La Convention – dite de Genève – relative au statut des réfugiés sous l'égide du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés. Jusqu'à présent, 147 États au total ont signé la Convention de Genève. Elle constitue le document-clé dans la définition du « réfugié », ses droits et les obligations légales des états (1). Effectivement le « réfugié » se trouve avoir des droits et les états des devoirs. Mais, donc alors, comment définir un « réfugié » ? L'article 1 de la Convention de Genève relative au statut des réfugiés est clair : il définit un réfugié comme « une personne qui se trouve hors du pays dont elle a la nationalité ou dans lequel elle a sa résidence habituelle, et qui du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un groupe social déterminé ou de ses opinions politiques craint avec raison d'être persécutée et ne peut se réclamer de la

protection de ce pays ou en raison de ladite crainte ne peut y retourner. » Ce qui semble être le cas de l'essentiel des dits « migrants », réellement « réfugiés ». On nous assène aussi que beaucoup de ces « migrants » (donc...), ne seraient que des « migrants économiques » parfois même des « migrants climatiques ». Que leur statut, la reconnaissance de leur situation, leurs droits ne seraient pas les mêmes que pour les « migrants » chassés de chez eux pour des raisons liées aux guerres, politiques, religieuses... C'est bien vite exonérer l'ensemble des pays européens d'une quelconque responsabilité en la matière. Comme si tous ces pays ne tenaient pas une part importante des leviers dans les crises économiques et climatiques, au même titre que les crises politiques. Par exemple, quand la mondialisation économique avec les règles imposées par l'OMC assèche les économies de nombre de pays africains ou quand le dérèglement climatique, lié au train de vie du Nord, assèche des zones entières au Sud ou a contrario les noient sous les eaux, les « migrants » sont de vrais « réfugiés » de drames qu'ils ont été les derniers à générer (2). Parfois, le constat est tellement criant que la question

ne mériterait pas même d'être posée (3).

Philippe samson

(1) Pour la France, historiquement « terre d'asile », la Constitution de 1793 proclame aussi : « Le peuple français est l'ami et l'allié naturel des peuples libres » (art. 118), « il donne asile aux étrangers bannis de leur patrie pour la cause de la liberté. Il le refuse aux tyrans » (art. 120). Quant au préambule de la Constitution de 1946 : « Tout homme persécuté en raison de son action en faveur de la liberté a droit d'asile sur les territoires de la République. » Enfin, cet asile dit « constitutionnel » est rappelé par l'article 53-1 de l'actuelle Constitution aux termes duquel la France est libre d'accorder l'asile pour tout autre motif. (2) 1 personne déménage chaque seconde pour des raisons climatiques, ce qui représente 19,3 millions de réfugiés climatiques par an dans 82 pays (2014). Il y aurait 250 millions de réfugiés climatiques chaque année autour de 2050. (3) Au Soudan, par exemple, un « réfugié » cumule les raisons politiques, économiques et climatiques

JOURNÉE DE L'ÉCOLOGIE POPULAIRE SAMEDI 30 SEPTEMBRE DE 10H00 À 17H00

Vous l'attendiez, la voilà! La date de la Journée de l'Écologie Populaire est fixée au samedi 30 septembre 2017 et se déroulera aux alentours de la salle polyvalente au cœur du quartier du Garros à Auch.

Avec ses stands, son petit marché de producteurs locaux, ses animations, sa gratifieria, ses jeux, son grand concours de pâtisseries, la Journée de l'Écologie Populaire développe depuis 7 éditions déjà les 2 thèmes « alimentation et santé (je mange bien, tout va bien) » et « environnement » (j'agis pour ma planète) avec comme buts, informer, divertir et susciter des rencontres. Créer du lien social autour de l'écologie, c'est aussi l'objectif de cette journée ! C'est encore découvrir ce qu'il y a de beau et remarquable dans le quartier, avec des initiatives comme celle d'une balade découverte botanique ou ornithologique, loin de première vue des préoccupations premières des habitant-e-s, mais qui rencontre toujours du succès.

La Journée de l'Écologie Populaire propose aux habitant-e-s de se saisir de la question de l'écologie et de mettre en lumière des initiatives associatives : venez nombreuses et nombreux les découvrir. Si vous rêvez d'un autre monde, cette journée est faite pour vous!

Musique, buvette, restauration sur place, pressoir à pommes...

Et pour en savoir encore plus, ne manquez pas le petit film réalisé par Parlem TV à voir par le lien suivant : <http://parlemtv.fr/spip.php?article128>

Contact, coordination :

Philippe Rabier : 05 62 63 59 91; philipperabier@wanadoo.fr

Université d'été européenne des mouvements sociaux

Du 23 au 27 août 2017, l'Université d'été européenne des mouvements sociaux initiée par le réseau des Attac d'Europe se tiendra à Toulouse.

Nous vivons une époque où les crises s'enchevêtrent inextricablement. Le monde est entré dans une ère de déstabilisation généralisée. La mondialisation néolibérale révèle son vrai visage – une véritable tragédie pour des centaines de millions de personnes partout dans le monde.

Les défis sont immenses, mais un autre monde est possible !

Des mouvements sociaux conséquents émergent un peu partout, porteurs d'un espoir de changement : les peuples ne se laissent pas faire, ils se soulèvent pour leurs droits. Notre mobilisation contre le TTIP et le CETA a amené des millions de citoyen-ne-s de l'UE à agir contre le pouvoir des multinationales. Oui, nous pouvons reprendre notre destin en main.

Apprenons les un-e-s des autres, développons des alternatives et élaborons, ensemble, analyses et actions sur les problèmes cruciaux de notre époque :

- **Le capitalisme financier** n'a pas été désarmé après l'effondrement de 2008. Derrière un calme de façade, le système casino s'est à nouveau imposé.
- **Les politiques néolibérales** en matière de commerce se poursuivent, ce qui constitue une menace pour le fonctionnement de la démocratie, la justice sociale et les services publics.
- **Les inégalités** augmentent. Notre système social est menacé, le travail précaire devient la norme.

- **Les réfugié-e-s et les migrant-e-s** meurent par milliers en tentant de traverser la Méditerranée alors que des pays européens décident de leur en interdire l'accès. Comment construire un mouvement favorisant une société multiculturelle ?

- **La démocratie** est menacée par différentes formes de corruption, par l'autoritarisme, la xénophobie, le racisme et la montée de forces d'extrême-droite...

- **Le changement climatique et la destruction de la nature s'accroissent.**

- **La guerre et la terreur** sont malheureusement plus que jamais à l'ordre du jour ainsi que la répression de soulèvements populaires favorables à la démocratie.

- **L'Union européenne** fait face à une crise existentielle.

En dépit de ce contexte bien sombre, les luttes et la résistance de millions de personnes en quête d'une société plus juste partout en Europe nous donnent le courage de continuer à œuvrer pour un autre monde.

Retrouvons-nous donc à Toulouse au mois d'août pour un moment militant qui se veut également convivial et festif. Débats, concerts, activités culturelles, excursions et rencontres avec des militants de partout en Europe et dans le monde, nous partagerons nos idées et apprendrons les uns des autres !

Informations complémentaires et inscriptions disponibles sur le site de l'ESU : www.esu2017.org. Voir en ligne : Université d'été européenne des mouvements sociaux 2017

ALTERS ECHOS - quadrimestriel / n°46

Directeur de la rédaction :

Philippe Samson

Conception graphique : Joe Rabie

Mise en page : Anne Dufour, Estelle Redor

Abonnements : Abonnements: Michèle Gral, 15 rue des genêts 31120 Pinsaguel

Co rédaction et participation au numéro 46 : D Badia, C Bénèteau, C Catella, M Chamard, ML Chanut Sapin, S Charbonneau, Evolena, la Fabrique Nomade, P Lorgerie, I Mesmar, Y Proal, C Rabier, P Rabier, RETSER31, P Samson, F Simon, Singa France, M Vié

Photos : R Chauvin, la Fabrique Nomade, P Samson, Singa France

Dessins : Clou, eneko, M Laderas

ALTERS ECHOS est un journal alternatif de Midi-Pyrénées.

Imprimé par l'Imprimerie SCOPIE 31 bis route de Seysses - 31100 Toulouse

Mail : altersechos@yahoo.fr

Prochaine parution : octobre 2017

ALTERS ECHOS a été imprimé sur papier recyclé avec des encres végétales.

ABONNEZ-VOUS À « ALTERS ECHOS » !

AE-46

Abonnement 4 numéros 12 €

Abonnement de soutien €

Libellez votre chèque à l'ordre de « les AMI-E-S D'ALTERS ECHOS »

et envoyez-le à Michèle Gral 15 rue des genêts - 31120 Pinsaguel

Nom : Prénom :

Adresse :

Téléphone :

Mail :

Solidarité - Altermondialisme - Ecologie Alternative en Midi-Pyrénées